1re ANNÉE – N° 4 LE NUMÉRO 0.75 CENTIMES 10 Décembre 1937

OCCIDENT

LE BI-MENSUEL FRANCO-ESPAGNOL

RÉDACTION ET ADMINISTRATION 20, rue de la Paix, PARIS (2e)

Abonnement : 4 fr. 50 par trimestre. Tél. : OPÉra 43.23

Dans ce numéro

L'AMITIÉ FRANCO-ESPAGNOLE
MANIFESTE DES INTELLECTUELS FRANÇAIS AUX INTELLECTUELS ESPAGNOLS.
FRANCO INTIME.
MARINS D'ESPAGNE, par l'amiral Joubert et l'amiral Cervera.
L'ÉPOPÉE DE LA MARINE NATIONALE.
Articles du Comte de Saint-Aulaire, J.-P. Maxence, Maurice Legendre, etc.

MARINS D'ESPAGNE

Anniversaire de la prise de Fuenterrabia aux rouges. Fête de N. D. de Guadalupe.

Dans l'affreuse guerre qui déchire l'Espagne, s'il est un corps dont la chair et le sang ont été offerts en sacrifice pour la grandeur de la patrie, c'est avant tout celui des officiers de marine et, parmi eux, presque exclusivement des officiers de vaisseau.

Ils constituaient une élite : ce fut leur crime. Une élite est incompatible avec le règne des masses matérialistes, et avec cette égalité dans la servitude que postule le marxisme intégral.

J'ai connu beaucoup de ces officiers. Trois ans de séjour en Espagne m'ont permis d'apprécier leur intelligence, leur culture, cette noblesse de caractère qu'assure la vie claire de la mer, et, dans l'exercice de l'autorité, cette bonté familière, trait commun des races latines, qui leur eût gardé l'affection de leurs subordonnés si l'évangile de Staline ne s'inspirait d'un mépris nietzchéen des sentiments du cœur.

Ils ne faisaient pas de politique. Jamais un pronunciamento n'était issu de leurs navires. Ils gardaient fièrement les traditions d'une marine glorieuse : ils aimaient leurs bâtiments, ils aimaient leurs équipages et croyaient en eux.

Près des deux tiers de ces officiers ont été victimes d'une trahison dont ils ont épuisé toute l'amertume. Mais, s'ils ont parlé de leurs hommes, dans les prisons où ils attendaient la mort, des témoignages émouvants nous certifient que ce fut toujours dans l'esprit de Celui qui a dit : « Pardonnez-leur, mon Dieu, car ils ne savent pas ce qu'ils font. »

Sauf de rares exceptions, d'ailleurs, les matelots n'ont pas été des assassins. On leur avait montré dans leurs officiers l'obstacle au régime rêvé. Ils ont livré aux marxistes ceux qu'ils avaient maîtrisés par surprise ou au cours d'une lutte inégale. Les officiers qui avaient pu s'armer ont défendu avec une bravoure héroïque la discipline et les bâtiments qui leur étaient confiés. Les équipages n'en ont pas voulu aux survivants. Après leur massacre par les miliciens, beaucoup de matelots ont dit de leurs anciens chefs : « Ils se sont conduits jusqu'à la fin en caballeros. » Il y avait dans ce témoignage plus qu'une nuance de respect et d'admiration.

Ces officiers ont eu, dans la prison comme devant la mort, une attitude magnifique. Croyants et patriotes, ils avaient accepté noblement le sacrifice de leur vie. Ils sont restés la tête haute, parfois ils ont souri devant le peloton d'exécution. Tous ont répété ce que l'un d'eux faisait dire à sa mère par le prêtre qui l'avait assisté : « Je meurs content parce que je meurs pour Dieu et pour l'Espagne. »

Quelques-uns ont disparu silencieusement, chez qui on est en droit de soupçonner un sacrifice plus héroïque encore.

Ce n'est pas en vain que le dernier cri de tous aura été : « Viva Espana ! »

Ils ont droit à notre admiration au même titre que les héros de l'Alcazar, car ce qu'ils ont sauvé est plus précieux encre : C'est le patrimoine d'honneur de la marine espagnole.

Qu'il me soit permis de saluer, avec douleur, mais le cœur plein d'une fierté fraternelle, ceux qui nous ont donné un si magnifique exemple, et qui dorment maintenant confondus sous les eaux de la Méditerranée, devant Carthagène, ou dans les fosses du cimetière de Malaga.

Je suis sûr d'être ici l'interprète de tous les marins de France, sans distinction d'opinion, qui placent au-dessus de tout la grandeur du devoir militaire et de la fidélité à la patrie.

Mais la marine espagnole ne compte pas que des morts. Ce que le tiers survivant de ses officiers a accompli depuis un an donne la mesure de la perte subie par l'Espagne.

*Le 18 juillet 1936, la presque totalité des équipages s'était soulevée. Au Ferrol, le capitaine de vaisseau Don Francisco Moreno — aujourd'hui vice-amiral commandant l'escadre nationale — avec quelques officiers aidés d'éléments d'infanterie de marine et d'une poignée de volontaires, reconquiert l'arsenal, l'*Espana, *l'*Almirante Cervera *et le* Canarias.

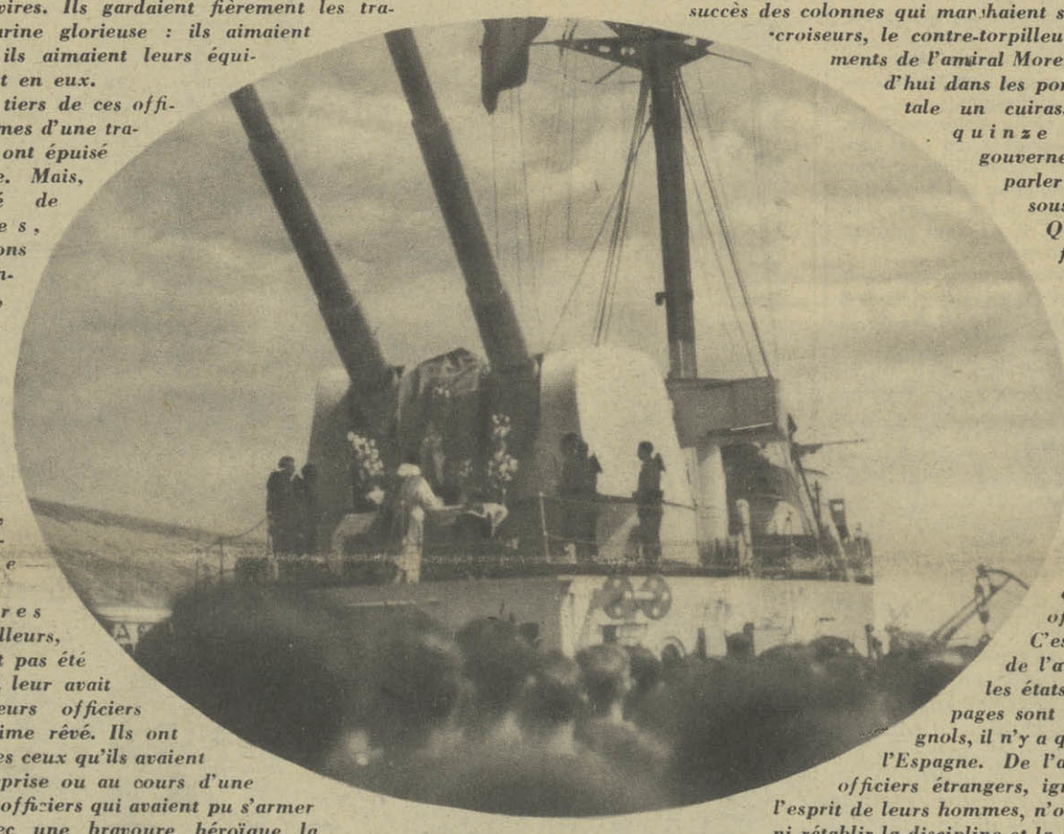
*Quelques jours plus tard, l'*Espana, *avec un équipage de volontaires, bombarde Santander. L'arsenal du Ferrol est remis en ordre et en activité. Dès la fin de septembre, le* Canarias *et l'*Almirante Cervera *sont en Méditerranée ! En novembre, le* Baleares *prend rang dans l'escadre de l'amiral Moreno.*

Sous l'impulsion de celui-ci et du nouveau chef du Département : le vice-amiral Don Juan Cervera, la marine est réorganisée, deux croiseurs de dix mille tonnes achevés, le passage des troupes du Maroc assuré, le blocus de la côte cantabrique rendu effectif.

Après avoir assuré en janvier, par leur action le long de la côte, le succès des colonnes qui marchaient sur Malaga, les trois croiseurs, le contre-torpilleur et les petits bâtiments de l'amiral Moreno bloquent aujourd'hui dans les ports de la côte orientale un cuirassé, trois croiseurs, quinze contre-torpilleurs gouvernementaux, sans parler d'une douzaine de sous-marins.

Qu'a pu faire cette force en apparence si supérieure ? A peine protéger quelques convois. Deux croiseurs et sept contre-torpilleurs ont pris la fuite devant le seul Baleares.

C'est que l'escadre nationale a des officiers, l'autre n'en a plus, et qu'une marine sans officiers n'est rien. C'est que dans l'escadre de l'amiral Moreno, dont les états-majors et les équipages sont exclusivement espagnols, il n'y a qu'une seule pensée : l'Espagne. De l'autre côté, quelques officiers étrangers, ignorant la langue et l'esprit de leurs hommes, n'ont pu ni réorganiser ni rétablir la discipline et la confiance, ni recréer une flamme de dévouement et d'héroïsme chez ceux à qui l'on a dit que la patrie n'était qu'un mot.



La messe est célébrée à bord du croiseur national *Baleares*.

La victoire de demain n'est pas douteuse.

Nous savons, nous, Français, ce qu'il en coûte pour une marine d'être décapitée de ses officiers et désorganisée par une révolution. Les combats de prairial, Trafalgar, sont la preuve qu'on n'improvise pas une flotte. La marine nationale a réalisé dans cet ordre d'idées un véritable tour de force depuis un an, grâce à la bravoure et à l'énergie des officiers qui lui restaient, à l'élan des volontaires qui se sont offerts.

Ils compteront parmi les grands artisans de l'Espagne nouvelle. Quand la guerre sera finie, quand l'on pourra faire connaître en détail l'action de ces hommes, on verra que les vivants méritent notre admiration autant que les morts.

Les marins de France n'oublient pas que si le pavillon espagnol a fidèlement flotté à côté du nôtre dans la journée tragique de Trafalgar, il avait connu la victoire partagée avec les lis de France dans la bataille de Vélez-Malaga. Nous saluerons avec un respect ému le pavillon rouge et or, de nouveau fièrement arboré sur les mers, parce que nous verrons dans ses deux couleurs celle du sang du plus généreux sacrifices, et celle qui symbolise les sentiments les plus purs qui aient fait battre le cœur des hommes : la foi en Dieu et l'amour de la patrie.

Vice-amiral H. JOUBERT

LE PLUS GRAND SCANDALE DU SIÈCLE

J'apporte un témoignage dont l'indignité fait toute l'autorité. Je ne suis qu'un vieux diplomate, deux fois insensibilisé, par l'âge et par le métier, le plus desséchant qui soit, le plus réfractaire à l'admiration, à l'émotion, à l'enthousiasme, ainsi qu'à la plus juste notion du rôle des forces spirituelles dans le destin des peuples. Il faut être un grand poète, comme Claudel, pour ne pas y perdre son cœur et même pour s'enrichir par réaction contre le milieu.

Et pourtant, voici que je reviens d'Espagne avec l'illusion d'avoir retrouvé un cœur et la certitude qu'il déborde de ces sentiments peu diplomatiques, dont je me croyais incapable. A l'endurcissement du sujet, la mesure, la chaleur souveraine de l'objet.

C'est que l'Espagne nationale vibre d'enthousiasme plus encore que de lumière et que la température de son âme est plus haute que celle de son soleil au mois d'août. Elle est installée dans l'héroïsme comme chez elle. C'est son climat naturel, celui qui lui fait produire ses fruits et ses fleurs les plus rares. C'est sa terre natale, toujours féconde. Elle s'y trouve si bien qu'elle en éprouve une allégresse que je ne lui connaissais pas au temps où elle était heureuse comme l'entendent les autres peuples.

Cet héroïsme dans l'allégresse semble être la respiration de tous les pays. C'est partout le sourire dans le sacrifice, comme si, en retrouvant sa voie — la croisade pour une cause universelle — elle avait retrouvé, avec le sens de la vie et de la mort, sa gaîté. L'héroïsme dans les combats, nous ne ferons pas à la chevaleresque Espagne l'injure de le souligner. Mais héroïsme sous toutes les formes, sublime et quotidien, civil et militaire. Par exemple — et un Français en est d'autant plus frappé qu'il y est moins habitué — des fonctionnaires remplissent, par pur esprit civique, sans traitement et avec joie, des fonctions que, chez nous, les fonctionnaires syndiqués sabotent avec hargne et avec traitement. Héroïsme des femmes et des jeunes filles, sans distinction de classes, qui se dévouent dans les œuvres d'assistance et soignent les enfants des autres, y compris les petits communistes qui les saluent en levant le poing, ce dont elles rient de bon cœur. J'étais à Salamanque le jour où on apprit la prise de Gijon. Aussitôt, se mobilisaient toutes ces volontaires de la charité pour secourir la population libérée de la terreur rouge. Renonçant au sommeil pour arriver dès le lendemain matin, elles s'entassaient dans des camions en chantant, avec des regards si étincelants de joie et de fierté que, sous la nuit tombante, on aurait pu prendre leurs prunelles pour les petites sœurs terrestres des étoiles.

Le membre le plus intelligent du gouvernement rouge — jugez des autres — Indalecio Prieto, a dit :

« Nous vaincrons parce que nous avons l'or. »

L'Espagne nationale n'avait pas l'or, mais elle avait la foi. Et la foi lui donne, outre la victoire, à défaut d'or, une peseta qui vaut trois fois celle des gens qui ont l'or. C'est le triomphe de l'esprit sur la matière. C'est tout le monde moderne à l'envers, c'est-à-dire le monde remis à l'endroit. Pendant que les rouges accumulent les ruines de l'Esprit, l'Espagne nationale construit un édifice, où la matière est mieux protégée que chez l'adversaire, mais dont, comme a dit Abel Bonnard, les colonnes sont des âmes debout. C'est un défi à tous les dogmes de la société capitaliste. C'est le plus grand scandale du siècle. Le vrai révolutionnaire, c'est Franco.

COMTE DE SAINT-AULAIRE,
Ambassadeur de France.

L'équipage complet du cuirassé *Baleares*.

Biblioteca Nacional de España

Pas de compromis

« Je déclare que je gagnerai la guerre par les armes, que je refuse de recevoir une proposition de médiation et que je n'accepterai aucun compromis avec le gouvernement de Valence.

« La guerre est déjà gagnée sur les champs de bataille comme dans le domaine économique, commercial, industriel et même social. Je l'achèverai et n'accepte de l'achever que militairement. »

Paroles du GENERALISSIME FRANCO.

On avait beaucoup parlé de négociations, de tentatives d'armistice. De propos délibéré, nous ne nous en étions pas faits l'écho, ni directement ni indirectement. Non seulement nous savions que tout cela n'était pas exact, mais, en outre, l'absurdité de prétendues négociations était notoire.

Peu de temps après les victoires du Nord, alors que la flotte nationale exerce un blocus réel sur la côte de la Méditerranée, qui se trouve minée, alors que l'armée de l'Espagne, pleine d'un esprit de victoire, voit s'ouvrir devant elle les plus glorieuses perspectives, alors que, de l'autre côté, la vie devient de jour en jour plus pénible, que l'on ne parle que de résister et de se défendre, alors que le gouvernement rouge lui-même, se retirant vers la frontière, commence sa retraite, on ne saurait parler de négociations d'armistice.

Le Généralissime vient d'affirmer cette impossibilité dans ses déclarations : J'imposerai la paix par la victoire, je ne discuterai pas. De quoi l'Espagne peut-elle discuter ? Des conditions de reddition de l'adversaire ? Ce qu'il faut d'abord, c'est que l'adversaire se rende.

Dans une bataille, on peut concevoir une résistance prolongée, obstinée, même sachant qu'elle n'aura pas de résultat. Mais dans une guerre, pour l'ensemble d'une guerre, non. La résistance inutile est inhumaine. Pourquoi soumettre un peuple à la faim ,pour des rancunes, non des idéaux, qu'il n'a jamais ressentis ? Pourquoi donner à cette œuvre de générations entières qu'est une ville, le rôle de parapet ? Quand le sort de la guerre est décidé — et cela, le monde entier le reconnaît — la responsabilité de celui qui prolonge la résistance est sans limites.

C'est au vaincu qu'il appartient de mettre fin à la guerre, non pas au vainqueur. Le sort de la guerre s'est décidé par les armes. L'épopée de la jeunesse espagnole est trop glorieuse pour que l'on ternisse sa victoire, a dit le Généralissime.

Dans une guerre civile entre patriotes n'ayant pas les mêmes idées, on peut concevoir un pacte, une réconciliation. Dans une guerre entre l'Espagne et l'Anti-Espagne, entre le patriotisme et les louches desseins du communisme, il ne peut y avoir d'autre solution que la victoire.

La victoire a été obtenue déjà, dans tous les ordres d'idées, sur tous les fronts. C'est au vaincu, dans tous les cas, à hisser le drapeau blanc.

OCCIDENT.

Chut !...

ENTRE QUELLES MAINS NE METON PAS LES ENFANTS ESPAGNOLS!

La Vanguardia, *journal rouge de Barcelone, dit :*

« En qualité de président de « l'Association des amis du Mexique », chargé de l'expédition des 500 enfants envoyés dans ce pays, Francisco Gonzalez Martinez a porté plainte contre les responsables de ladite expédition, un nommé Genaro Munoz et une infirmière, qui se sont emparés de 18.585 pesetas qui leur furent remises à Bordeaux au moment de leur départ pour le Mexique, outre une grosse somme en dollars qu'ils recueillirent à leur passage par La Havane et dans diverses autres villes. »

Les responsables du salut des enfants sont vraiment édifiants ! Les petits ont dû recevoir, durant le voyage, de fameuses leçons de morale !

LES SPORTIFS NE REVIENNENT PAS

Les sportifs ne regagnent pas la zone rouge. Zamora, Samitier, Raich, Sirio... jouent le championnat de France. La presse française nous apprend la disponibilité de Luis et Pedro Regueiro. L'Espagne ne les attire pas. Mais on pourrait dire qu'il s'agit de joueurs « bourgeois » et les qualifier de « fascistes ».

On s'aperçoit maintenant qu'ils ne sont pas les seuls à ne pas avoir le « spleen » de l'Espagne rouge. Les sportifs prolétariens ne l'ont pas non plus. La Vanguardia *publie la note suivante:*

« Sportifs déserteurs. — *Les sportifs qui ont été à l'Olympiade ouvrière d'Anvers et qui ne sont pas revenus, sont :*

« Agosti (athlétisme), Madrid délégué du Comité national de l'Education physique et sports.

« Amigo (foot-ball), goal-keaper, amateur de l' « Espanol » de Barcelone.

« Lerma (foot-ball), Madrid.

« Sanmiguel (foot-ball), Madrid.

« Pira (foot-ball), Madrid.

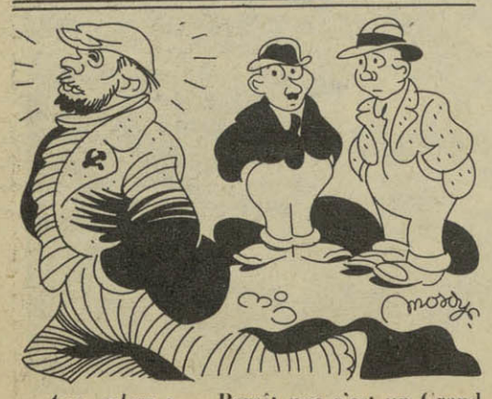
« Vila (basket), Barcelone.

« Lacomba (athlétisme), Valence.

« Pratmarso (athlétisme), Barcelone.

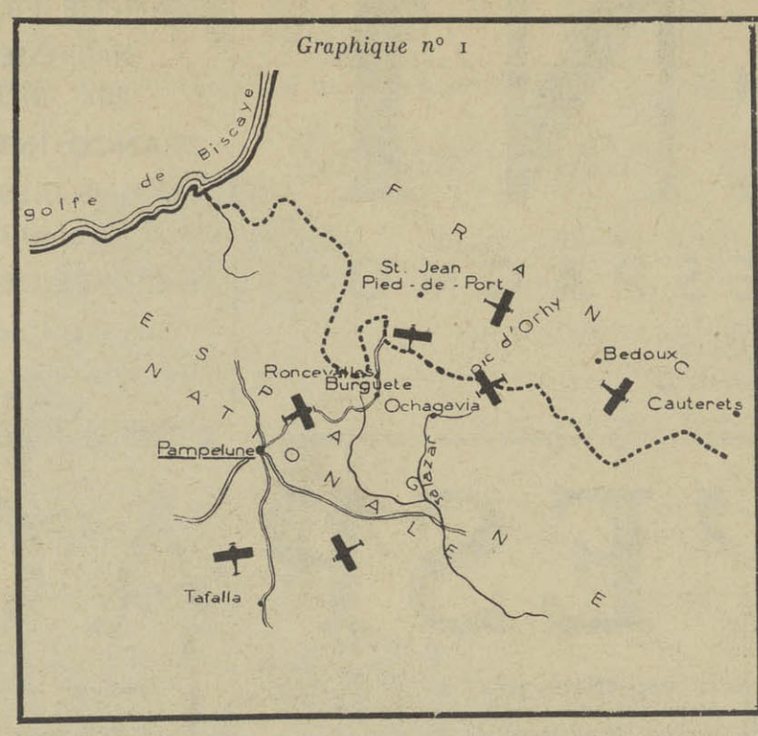
« Bonacasa (nage), Barcelone.

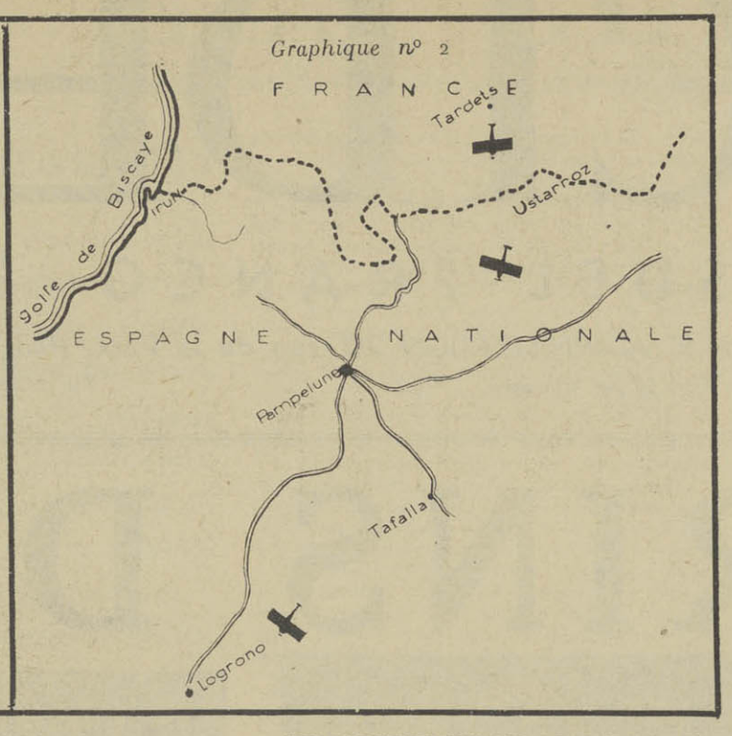
« Campamà y Salarich (cyclisme), Barcelone. »



Aux ordres : — Paraît que c'est un Grand d'Espagne rouge. Il a la Toison d'ours.

SURVOL DE LA FRANCE PAR DES AVIONS ROUGES





NOTE OFFICIEUSE DU 12 NOVEMBRE

Hier, onze avions traversèrent la frontière venant du territoire français par Ochagavia, à l'est de la Pena Orhy, dans la direction Salazar Tafalla, où ils prirent la direction Sud-Nord, entrant à Pampelune, qu'ils bombardèrent et où ils causèrent une centaine de victimes, morts et blessés ; ils revinrent ensuite vers la France, dans la direction de Roncesvalles, en passant à l'est de Burguete ; leur passage a été confirmé à Saint-Jean-Pied-de-Port, à 13 h. 15 ; à Bedoux, vers 14 h. 45, et à Cauterets, vers 15 h. 32.

L'Espagne Nationale dénonce au monde ce bombardement barbare dont une capitale espagnole éloignée des fronts de combat a été l'objet, cette agression venant du territoire français, avec le soupçon et l'évidente complicité des autorités de la nation voisine. (V. graphique 1.)

NOTE COMMUNIQUEE PAR RADIO-NATIONAL LE 23 NOVEMBRE

Le communiqué d'aujourd'hui enregistre une autre fois de nouvelles agressions aériennes contre les villages de l'arrière. Traversant la frontière française dans la direction Tardets-Ustarroz, dix-huit avions de bombardement sont arrivés dans la région de la Rioja, où ils ont jeté des bombes sur la population pacifique. (V. graphique 2.)

Nous dénonçons au monde cette nouvelle et grave agression contre l'Espagne Nationale, effectuée avec la complicité évidente du gouvernement de Front populaire français.

Tous les Espagnols peuvent avoir la conviction que le sang versé sera fécond et que, bientôt, dans la Nouvelle Espagne que nous formons avec tant de sacrifices, de semblables agressions ne seront plus possibles.

UN COMMUNIQUE DU QUAI D'ORSAY

Le 23 novembre, des avions espagnols ont été signalés par les postes de surveillance survolant le territoire français à une haute altitude (3.000 *mètres environ).*

Une escadrille militaire de la base de Pau a été immédiatement alertée, mais elle n'a pu intervenir efficacement, les appareils ayant disparu au delà de la frontière espagnole.

L'ambassade de France à Barcelone a été chargée de renouveler de la manière la plus formelle la protestation que le gouvernement français avait élevée à l'occasion d'une récente violation du territoire national par des avions en cours d'opérations.

Un renforcement des mesures de protection est, d'autre part, en cours.

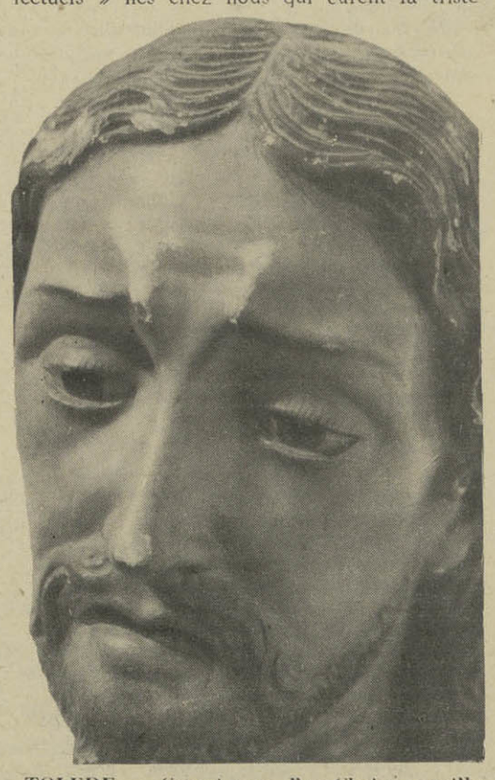
BURGOS. — La foule salue le Généralissime lors d'une de ses visites officielles.

SI BARRÈS REVENAIT A TOLÈDE

Qui, mieux que Barrès, aima Tolède ? Qui sut, mieux que lui, arracher son secret à cette cité de légende et d'histoire, de marmaille gouailleuse, d'ombres illustres et de jeunes soldats ? Je revois son portrait par Zuloaga, ce portrait où, derrière un Barrès mince et pâle, on voit se profiler, en des tons d'or et de bitume, le décor hautain de la ville du Greco. Comme Barrès était bien accordé aux voix pathétiques qui montaient de ces pierres vieilles comme le temps ! Il y avait là quelque chose d'austère, de désolé qui éveillait en lui des échos. Et dans le grand silence de Tolède, dans cette vaste paix un peu accablante à force de souvenirs, il découvrait une ville éternelle toujours morte et toujours vivante, une ville où la mort semble chez elle tant elle a marqué chaque sentier, arrosé chaque pierre d'un beau sang.

Lorsqu'on relit les pages douces-amères qu'il lui consacra, comment ne pas rêver à celles qu'écrirait Maurice Barrès si, aujourd'hui, il revenait à Tolède ? On ne voudrait point offenser une mémoire qu'on aime par l'enfantillage d'un pastiche, mais on ne peut se tenir de songer à ce que seraient les réflexions de Barrès vivant, son frémissement, son angoisse mêlée d'espérance.

« *Nous voudrions l'amour, il y a la mort* », écrivit-il dans ses *Cahiers*. Dans Tolède qui constituait hier encore le plus beau des cadres pour un amour tout ensemble ardent et civilisé, voici que la mort est apparue, une mort toute neuve, une mort chaude ! Les pierres se sont écroulées. Les obus ont ouvert des brèches béantes dans les remparts et la citadelle. Cette cité d'églises est devenue une ville de cimetières. Il est des chefs-d'œuvre centenaires qui y ont soudain disparu comme de jeunes vies y ont flambé. Ah ! je sais bien le mot qui monterait d'abord aux lèvres de Barrès, ce mot de « barbare » qu'il appliqua jadis à des coupables moindres en vérité que ceux qui assiégèrent l'Alcazar. Et si le hasard lui avait appris la sale aventure de ces « intellectuels » nés chez nous qui eurent la triste



TOLEDE. — Ce qui reste d'un Christ en taille-directe du XVIIe siècle, après le sac de Saint-Pierre-le-Martyr.

impudence de se vanter d'être venus sans danger, à l'abri d'une tranchée gouvernementale « faire un carton » sur les cadets, je sais quel dégoût l'eût étreint et comme il eût laissé tomber de sa voix rauque et méprisante son sentiment sur cette abjection.

Mais la tristesse et l'indignation n'eussent sûrement pas été les seuls mouvements de Barrès devant Tolède la mutilée. Il eût tout de suite, dans une histoire si récente plus belle pourtant que la légende, fait la part de l'épopée. Barrès aimait pouvoir admirer. Et qu'eût-il admiré davantage que les Cadets de l'Alcazar, soldats tout parés de jeunesse qui surent résister comme des chevronnés. Cette page nouvelle écrite au livre de la grandeur espagnole comme il eût su nous la traduire ! Sous « la musique de perdition » que lui inspirait la Tolède paisible, il eût fait jaillir une musique plus haute, une sorte de grave chant d'espoir. Car Barrès était de ceux qui savaient qu'un pays a besoin de héros, qu'une nation fait vivre les héros par delà leur mort. Barrès aimait parler de croisades, et comment devant tant de cadavres purs ne point évoquer les Croisés ?

Si Barrès revenait à Tolède, nous n'aurions point seulement un beau livre pour chanter une ville qui n'a plus guère besoin de l'être. Il nous dirait comment la vie renaît là-bas, comment la victoire, due aux sacrifices, est là-bas plus forte que la mort. Il s'enchanterait de rencontrer des enfants rieurs parmi les ruines, de voir des foyers reconstruits entre deux tombes, de savoir que Tolède, de nouveau, est redevenue « terre chrétienne » une fois de plus arrachée aux fanatiques destructeurs. Il y trouverait une grande leçon. Il évoquerait les mainteneurs de l'Occident, et les chevaliers qui surent mourir pour que restent des « hommes libres ». Et dans l'accent de cet hommage, une ardeur contenue frémirait, une ardeur sans doute trempée de larmes, mais surtout soulevée d'espoir, celle qu'apporte la certitude que Tolède est désormais un nom de victoire.

« *Nous voudrions l'amour, il y a la mort.* » A ces deux phrases d'amère confidence, si Barrès revenait à Tolède, il en ajouterait une troisième : « Et de la mort naît une vie plus belle. »

JEAN-PIERRE MAXENCE.

Les intellectuels britanniques et l'Espagne

Dans les pages centrales de ce numéro nous publions le manifeste des Intellectuels français aux Espagnols. Il se passe de tout commentaire. C'est un document qui exprime l'opinion réelle de la France réelle.

La parution de ce document coïncide avec un document pareil que des intellectuels britanniques, viennent de donner exprimant leur sympathie envers l'Espagne. Ils ont fondé une Société intitulée : « Les Amis de l'Espagne Nouvelle ». Traduisons :

« Il est d'une grande importance que le peuple britannique, s'il veut continuer à être une libre démocratie, sache la vérité au sujet de l'Etat espagnol.

La démocratie signifie le gouvernement par l'opinion publique et elle succombe quand l'opinion n'est pas renseignée comme il faut.

Voici un bref résumé de la situation en Espagne : il y a, en Espagne Nationale, une liberté religieuse complète. Sur tout le territoire, contrôlé par Valence et par Barcelone, la population s'est vu interdire la pratique de sa religion; les églises ont été détruites ou sécularisées, les propriétés de l'Eglise ont été volées et la majorité du clergé assassiné de sang-froid.

Nous sommes un peuple chrétien et libéral. Si, avec l'aide des grands Etats démocratiques, Valence parvenait à soumettre à sa domination la majorité du peuple espagnol — cela n'est pas réalisable sans cette aide — la cause de la démocratie serait liée à celle de l'athéisme militant et entraînerait l'effondrement de l'Ouest européen. Si les forces de l'anarchie et de l'athéisme obtenaient, avec notre aide, une victoire militaire, nous aurions rendu nous-mêmes notre propre sentence de mort. Toutes les causes pour lesquelles les Anglais ont lutté dans le passé — liberté de conscience, liberté de travail, respect de la vie humaine, respect de la loi, maintien de l'ordre public et liberté du commerce — sont défendues, en Espagne, par les forces nationalistes.

Le Gouvernement de Salamanque contrôle les deux tiers du territoire de l'Espagne habités par une grande majorité du peuple espagnol.

Depuis plusieurs mois, ce vaste territoire, plus de trois fois grand comme la Grande-Bretagne, vit dans des conditions normales et pacifiques. Les impôts sont payés, les tribunaux de justice fonctionnent, les vivres sont abondants et à bon marché et, pour la première fois depuis des années, toutes les classes sociales, sans tenir compte de leurs opinions politiques, voient leurs affaires assurées.

En revanche, le Gouvernement de Valence a été absolument incapable, malgré ses clameurs sur la coopération enthousiaste du peuple, de faire le plus petit effort pour venir en aide à Bilbao, à Santander ou à Gijon. Il vit en conflit ouvert avec le Gouvernement de la Catalogne. Les territoires contrôlés par Barcelone et par Valence se ressemblent par ce point, que les conditions de vie normale et digne en ont disparu depuis juillet 1936. Aucun effort n'a été fait pour les rétablir. Les services ordinaires de sûreté ont cessé d'exister. On ne suit plus le cours des procès. Des arrestations non ordonnées par l'autorité, des emprisonnements sans jugement et des exécutions sans justification légale ont lieu tous les jours. Des renseignements de la Direction de la Sûreté, portant jusqu'au mois de novembre précédent, évaluent à 38.000 le nombre des personnes assassinées à Madrid.

On n'a rien fait à Valence ni à Barcelone pour soutenir, si peu que ce soit, le respect de la moralité commerciale. C'est ainsi que « Barcelona Traction et C° », Société au capital de 10 millions de livres sterling, a été collectivisée, « c'est-à-dire confisquée » avec ses bénéfices accumulés qui atteignent un million de livres, ainsi que d'autres intérêts britanniques. Chacun sait bien que la réserve d'or et d'argent de la Banque d'Espagne, évaluée à 147 millions de livres sterling, a été exportée en grande partie et peut-être totalement, malgré la prohibition formulée dans la Constitution de la République Espagnole et dans les lois. »

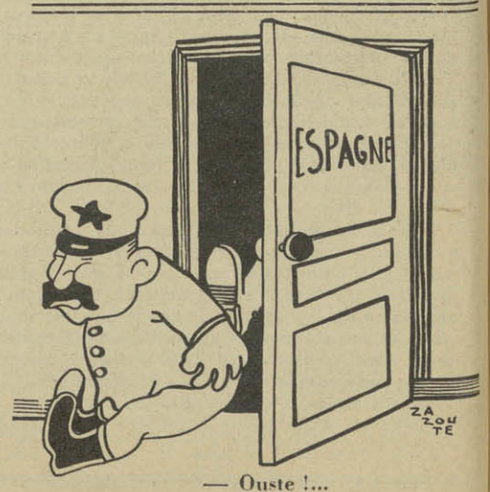
Voilà le tableau que brossent les intellectuels britanniques, tableau d'une objectivité exemplaire. Comme conséquence de la constatation de ces faits, ils proposent de répandre partout la vérité pour que le Gouvernement de S. M. puisse adopter une attitude de plus grande sympathie envers le Gouvernement espagnol de Salamanque; et l'établissement d'un centre permanent consacré à l'étude des affaires d'Espagne et à fomenter les rapports anglo-espagnols.

Ce manifeste est appuyé par ces signatures :

Alan Lennox-Boyd, F. Yeats Brown, Victor A. Cazalet, Henry Page Croft, Douglas Jerrold, Henry S. Lunn, Newton, Phillimore, N. Stewart Sanderman, Arthur F. Loveday.

OCCIDENT

Paraît les 10 et 25 de chaque mois. Le numéro : 0 fr. 75. L'abonnement par trimestre : Paris, départements et colonies 4 fr. 50 ; étranger : pays accordant une réduction de 50 % sur les tarifs postaux : 6 fr. 75 ; autres pays : 9 francs.



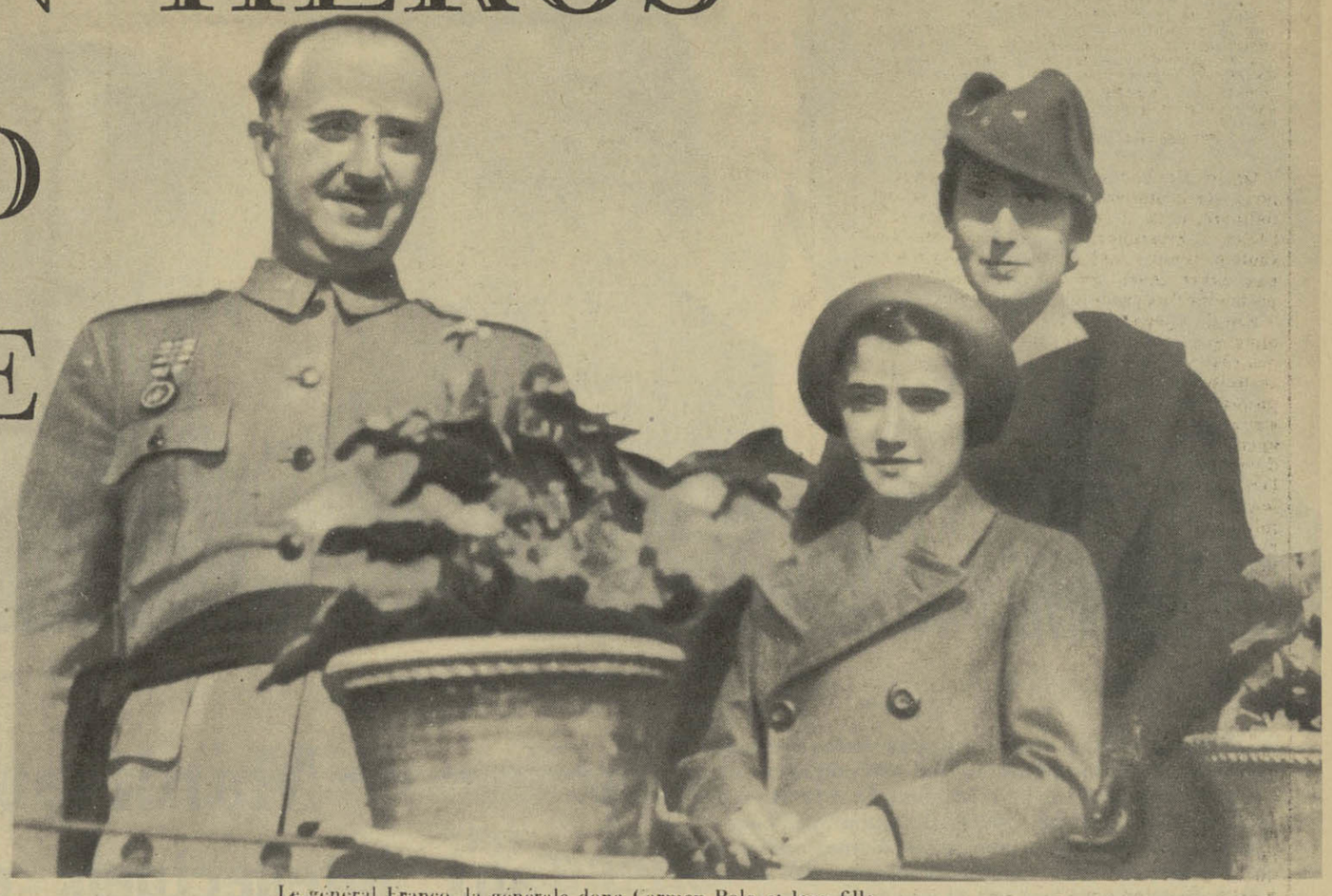
— Ouste !...

Biblioteca Nacional de España

LA VIE D'UN HÉROS

FRANCO INTIME

Au début de sa carrière militaire, Franco servit dans le régiment n° 8.



Le général Franco, la générale dona Carmen Polo et leur fille.

Le 2 décembre 1892, l'année du IVe centenaire de la découverte de l'Amérique, naquit au Ferrol un enfant qu'on eût pu saluer du mot de Chateaubriand à propos du Comte de Chambord : « Que Dieu te garde, fils du miracle! » Second enfant d'un comptable de vaisseau et de dona Pilar Bahamonde, le futur général Franco reçut les prénoms de Francisco, Hermenegildo, Paulino et Teodulo.

Dans une atmosphère de vieille cité de constructions maritimes, en décadence depuis Charles III, Francisco Franco était destiné à l'Ecole Navale. Le désastre colonial de 1898, supprimant l'Empire espagnol d'outre-mer, l'obligea à s'orienter vers l'armée de terre. Il sortit de l'Académie d'Infanterie de Tolède le 13 juillet 1910. Volontaire pour la guerre d'Afrique, le destin le fit entrer sous les ordres du colonel Damaso Berenguer, parmi les Regulares. Sa section, pour son baptême du feu, eut la chance d'abattre le célèbre chérif Mizzian, âme de la résistance ennemie.

A la fin de la campagne, Francisco Franco venait d'être nommé capitaine pour faits de guerre et décoré de première classe du Mérite militaire et de l'ordre de Maria Cristina.

En 1916, dans un furieux combat à Siut, lors de la conquête de la zone de Tetouan, il reçut au ventre une balle qui eût dû le tuer, si Dieu ne l'avait gardé sur terre pour être l'instrument de ses volontés. Nommé commandant, le 28 février 1917, il fut destiné au régiment du Prince, à Oviedo. Là, il remarqua une exquise jeune fille, Carmen Polo y Martinez Valdès, alliée, par sa mère, à la plus vieille noblesse des Asturies. Il en emporta l'image ravissante en Afrique, où, en 1920, le lieutenant-colonel Millan Astray l'appela à la tête de la première « Bandera » de la Légion étrangère.

Alors, commença cette rapide et lumineuse carrière comparable à celle de Napoléon. Comme le Corse génial, il eût pu répondre aux routiniers qui lui reprochaient d'être trop jeune pour être chef :

— C'est que sur les champs de bataille l'on vieillit vite !

Les oueds et les crêtes d'Afrique portent le reflet de ce visage imberbe. « Franquito » comme l'appelaient ses camarades, se battit à Beni-Aros, Larache. Lors du désastre d'Anual, à la fin juillet 1921, la bandera de Franco fut une des unités qui, sous le commandement du Haut Commissaire Damaso Berenguer sauvèrent Melilla. Quand Millan Astray est blessé, « Franquito » prend le commandement de la Légion étrangère. Sanjurjo, à Tazuda, pleure de joie et d'orgueil à voir cette infanterie incomparable. Les décorations, y compris la Médaille militaire, encombrent la poitrine du brillant officier. Le Conseil des ministres le choisit pour remplaçant, à 30 ans, du lieutenant-colonel Valenzuela tombé héroïquement à Tizzi Azza.

Pendant toutes ces années de mortelle espérance, avec cette confiance aveugle, splendide des « novias » espagnoles, la jeune Carmen Polo l'a attendu. En 1923, le mariage réunit les deux nobles et patients fiancés.

La lune de miel du héros dure peu. Franco, lors de la contre-attaque de l'ennemi contre Tetouan, sauve cette ville comme il avait sauvé Melilla. C'est lui qui organisa la magnifique retraite stratégique de Xauen. Il fut le dernier à sortir de la cité mystérieuse. Primo de Rivera, lorsque le voyant à la tête de ses troupes à Tetouan, dit : « Personne n'a lutté, au Maroc, avec plus de persévérance ni avec plus de capacité. » Franco devint colonel.

Le 8 septembre 1925, pour avoir mené à bien la fameuse opération du débarquement d'Alhucemas, Franco reçut la Légion d'honneur. L'escadre française avait été témoin de son triomphe.

Devenu général, à la suite de cette expédition fameuse, Franco est nommé directeur de l'Académie Générale militaire de Saragosse. La république ayant supprimé ce centre d'enseignement militaire, Franco dut attendre 1932 pour occuper une charge nouvelle, le commandement d'une brigade à La Corogne. De là, il fut envoyé commandant général à Majorque, dont il étudia la défense.

L'arrivée au pouvoir, en 1936, du Frente Popular provoqua la disgrâce de Franco, nommé commandant général des Canaries. Le 23 juin, il envoya au cabinet Casares un rapport sur la nécessité d'apporter un remède aux maux qui affligent la patrie. On ne lui répondit pas. Un mois après, Calvo Sotelo fut tué. Le 7 juillet, un avion commercial anglais partit de Londres pour aller le chercher et le conduire à l'aérodrome de Tetouan.

Les lecteurs d'*Occident* connaissent la suite glorieuse des événements qu'en homme du destin le général Franco sut dominer. M. Joaquin Arraras dans son livre sur le général Franco (Editions de France), l'appelle : « Le croisé d'Occident, élu Prince des armées en une heure tragique, afin que l'Espagne accomplisse les destins de la race latine. »

Carmencita Franco Polo, revêtue du typique costume « charro », lors d'une fête donnée en son honneur à Salamanque.

« Vous n'allez pas vivre une vie de plaisirs, mais de sacrifice et de gloire. Celui qui souffre, lutte, et celui qui lutte vainc. Maintenant, criez avec moi : « vive l'Espagne ! »

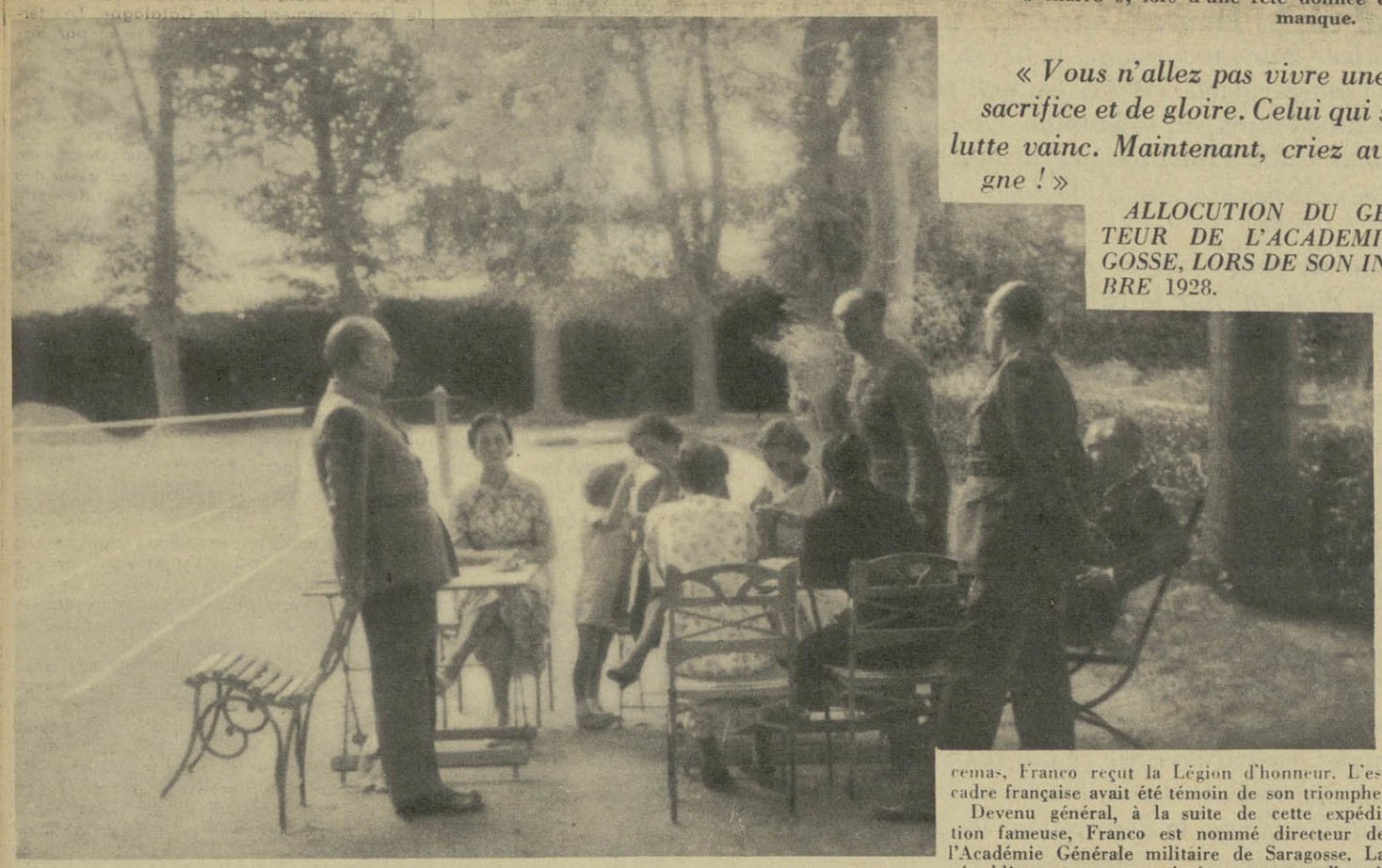
ALLOCUTION DU GENERAL FRANCO, DIRECTEUR DE L'ACADEMIE MILITAIRE DE SARAGOSSE, LORS DE SON INAUGURATION, LE 5 OCTOBRE 1928.

Pendant les vacances, la fille du généralissime n'abandonne point son labeur d'écolière.

QU'EST-CE QUE FRANCO ?

Un général qui se lève tous les matins à six heures pour aller à la messe de sept heures. Un chef qui dirige lui-même toutes les opérations. Un généralissime qui n'a point accepté d'autre salaire, durant la plus sanglante et la plus grande guerre civile qu'ait vue l'Espagne, que celui de général de division, comme il était capitaine général des Canaries en temps de paix. Un homme qui vit avec sa famille, tous ses bureaux et sa garde, dans le palais de l'évêque de Salamanque, grand comme notre palais de Bagatelle, ou à Burgos, dans une maison à peine plus grande qu'une villa de bains de mer, cachée dans un fouillis d'arbres, le long d'une grande route.

Bernard FAY.



Après le repas, Franco consacre quelques brefs moments à une conversation familiale. Vite, avec ses aides de camp, il reprendra le travail épuisant de la journée, interrompu par un court et léger repos.

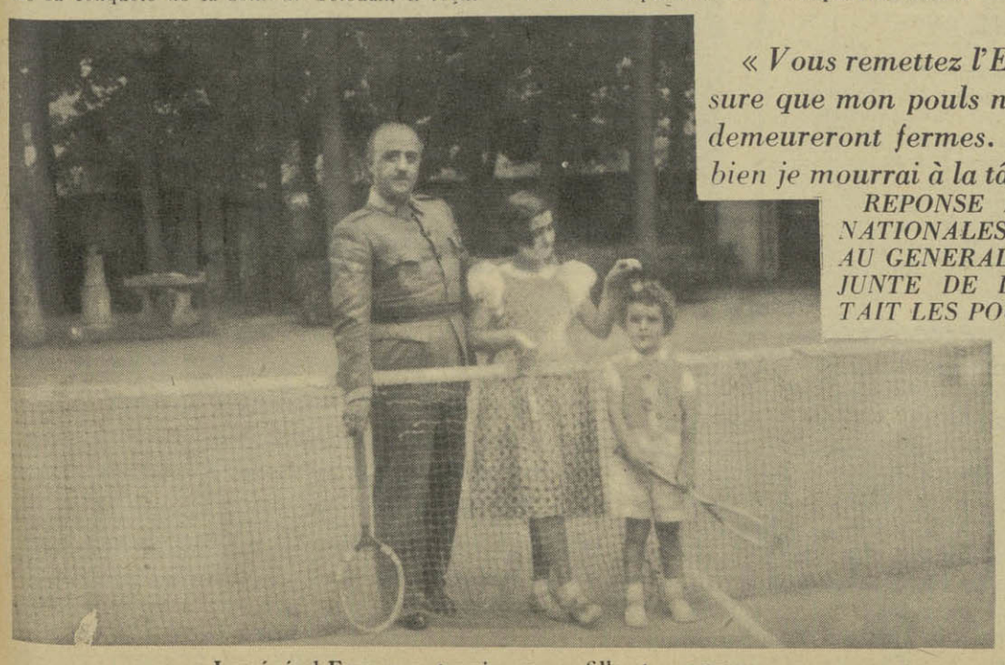
BIBLIOGRAPHIE

Nous ne pouvons donner ici qu'une idée approximative des nombreux travaux littéraires et journalistiques qu'a suscités la geste du général Franco. Voir notamment *L'Aube de la Geste Espagnole*, livre publié par le journal *La Tarde*, de Santa-Cruz de Tenerife. — Les nombreuses entrevues de journalistes étrangers comme Edouard Helsey, Marcel Chaminade, René Benjamin, etc., publiées dans *le Journal, Candide, Je suis partout, l'Action Française* etc. En outre, les chapitres sur Franco dans les livres publiés par Henri Massis et R. Brasillach, Pierre Héricourt. Dès 1933, Adolphe de Falgairolle, dans *l'Espagne en République* (Fasquelle), annonçait que le général Franco prendrait le commandement d'un mouvement de salut en Espagne. — En Italie, les entrevues avec Franco de Luigi Bargini dans *Il Popolo d'Italia ;* de Curio Mortari, de G. Rasi dans *l'Inferno Spagnuolo ;* de Nello Henriquez, dans *Spagna Insorge* ; de Sandro Volta dans *Spagna a ferro et fuoco.* — En Angleterre, les entrevues avec Franco, de Paul Bewsher, dans le *Daily Mail ;* de Gallagher dans le *Daily Express* ; de la W. Miller, de la *United Presse*, et celles parues dans *The Observer* et *Liverpool Daily Post*, et *Sunday Dispatch*, et le dilemme : « Ou Franco ou l'anarchie rouge », du commandant sir Walter Maxwell-Scott. — En Allemagne : entrevues dans le *Leipziger Ilustrierter Zeitung, La Gazette de Francfort* et celle du docteur Kircher. — Au Portugal : les articles d'Armando Boaventura, Costa Junior dans leurs livres *Madrid-Moscou*, et *Espagne sous la terreur rouge*, etc. — En Espagne, le général Millan Astray nous a révélé des aspects inédits de Franco, Eugenio Montes le voit comme un paladin du monde musulman. — Articles de Luca de Tena, José-Maria Salaverria. *La Nacion* de Buenos-Aires ; Gimenez Caballero, qui le compare justement à Menendez Pelayo, pour avoir réalisé la renaissance de l'E. agne, que celui-ci rêvait ; Firmin Izurdiaga, etc.

L'ESPAGNE RÉGÉNÉRÉE

Ce n'est pas une copie du fascisme mussolinien ou du national-socialisme hitlérien qu'il [Franco] songe à instituer dans son pays. Il médite de le retremper dans ses traditions propres, de chercher dans son histoire et ses instincts ethniques les éléments du régime qui devra lui rendre son équilibre moral et favoriser l'essor rédempteur de ses énergies : régime essentiellement et foncièrement espagnol, a-t-il dit, et tel que doit le faire « le suffrage universel des siècles ».

Henri LEMERY.

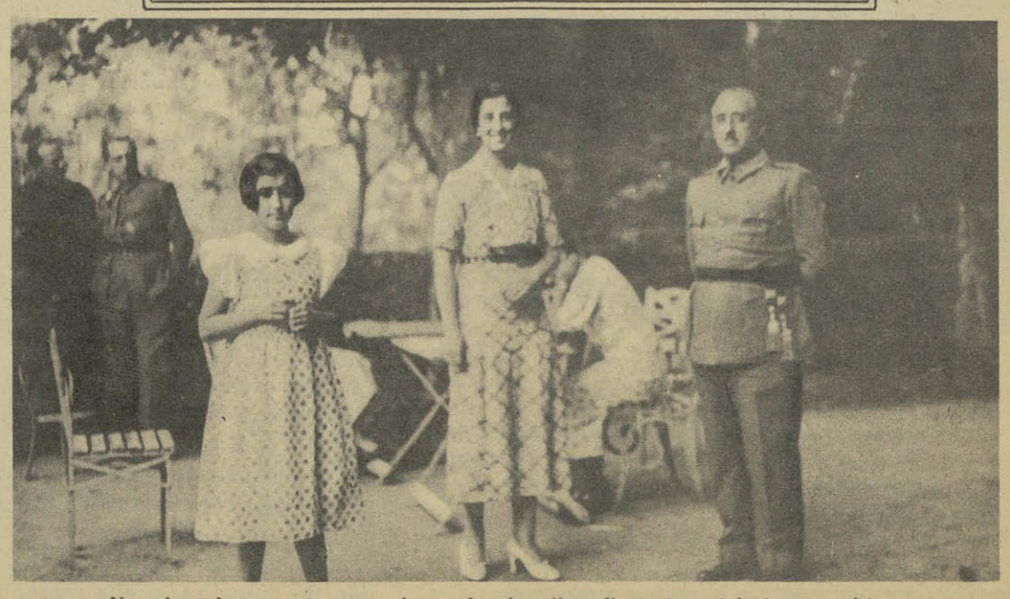


Le général Franco au tennis avec sa fille et son neveu.

« Vous remettez l'Espagne en mes mains et je vous assure que mon pouls ne tremblera pas et que mes mains demeureront fermes. Je porterai la patrie à sa cime ou bien je mourrai à la tâche. Je veux votre collaboration. »

REPONSE DU GENERALISSIME DES ARMEES NATIONALES DE TERRE, DE MER ET DE L'AIR AU GENERAL CABANELLAS, QUI, AU NOM DE LA JUNTE DE DEFENSE NATIONALE, LUI REMETTAIT LES POUVOIRS DE CHEF DE L'ETAT.

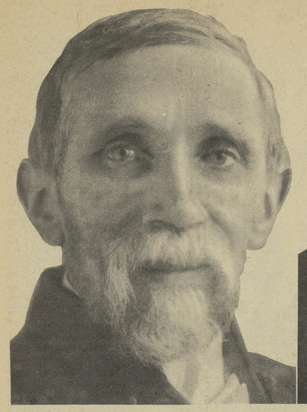
Burgos, le 1er octobre 1936.



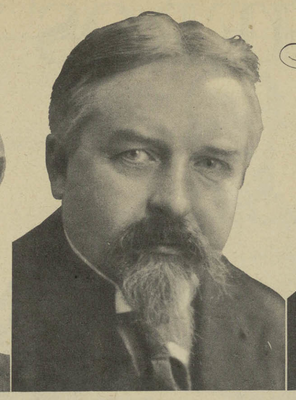
Une des plus gracieuses scènes de famille, d'une intimité si sympathique, surprises par le photographe.

Biblioteca Nacional de España

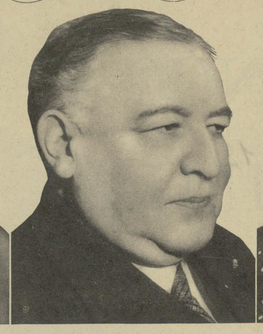
L'AMITIÉ FRANCO-ESPAGNOLE



M. Georges GOYAU. (Ph. H. Manuel.)



M. Maurice DENIS. (Ph. H. Manuel.)



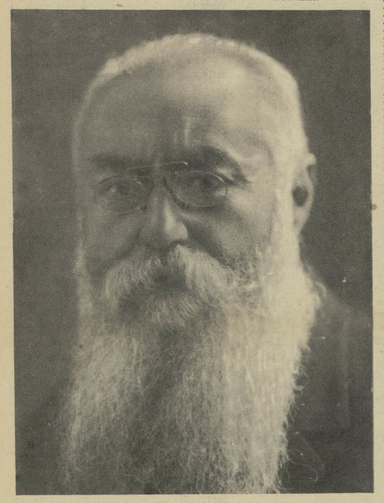
M. Léon DAUDET. (Ph. H. Manuel.)

M. Abel BONNARD. (Ph. H. Manuel.)

M. Louis BERTRAND. (Ph. H. Manuel.)

Souvenons-nous que l'antiquité gréco-romaine est le seul passé intellectuel qui soit commun aux diverses civilisations de l'Occident. Et si nous voulons que cet héritage gréco-latin, qui a fait l'hégémonie de l'Europe et son unité d'âme, continue son action dans le monde, retournons aux sûres disciplines qui en ont fait la constante grandeur.

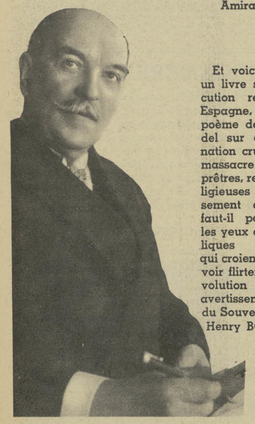
Mario MEUNIER.



M. Francis JAMMES. (Ph. H. Manuel.)

Nous n'avons pas cette émouvante cérémonie de la présentation du drapeau, devant le régiment, aux jeunes soldats arrivant au service. Mais, chaque jour, au matin, le pavillon monte lentement à l'arrière du navire, devant la garde assemblée et présentant les armes, salué d'une salve de mousqueterie et de la sonnerie des clairons, tandis que tous ceux qui sont présents sur le pont se découvrent et s'immobilisent, les yeux fixés sur les couleurs qui s'élèvent dans le ciel.

Amiral LACAZE.



M. Henry BORDEAUX. (Ph. H. Manuel.)

Et voici que paraît un livre sur la persécution religieuse en Espagne, précédé d'un poème de Paul Claudel sur cette pauvre nation crucifiée, où le massacre de 15.000 prêtres, religieux et religieuses est rigoureusement attesté. Que faut-il pour dessiller les yeux de ces catholiques illusionnistes qui croient encore pouvoir flirter avec la Révolution malgré les avertissements réitérés du Souverain Pontife ?

Henry BORDEAUX.

Le document de l'Episcopat espagnol pénétrera, espérons-le, au sein du comité de non-intervention. Là aussi se manifeste, sur le terrain de la diplomatie, le conflit entre deux idéologies inconciliables, entre deux conceptions de la vie, de la dignité et de la liberté humaines, entre la civilisation chrétienne et la barbarie moscovite.

Général de CASTELNAU.

Manifeste aux intellectuels espagnols

Beaucoup d'intellectuels français désirent que l'occasion leur soit fournie d'exprimer à leurs confrères espagnols, si éprouvés par les événements actuels, leur chaleureuse sympathie.

Tous ceux qui admirent la glorieuse Espagne, tous ceux qui se rendent compte de la magnifique contribution que, par son art, sa littérature, sa science, sa spiritualité, sa passion de la découverte, elle a apportée à la civilisation, tous ceux qui déplorent l'affreux cataclysme où les valeurs précieuses que sa mission a toujours été de représenter menacent d'être englouties, tous ceux qui désirent la fin des divisions actuelles et le rétablissement d'un ordre fondé sur la morale et sur le respect des notions de liberté, d'autorité et de propriété, se joindront à nous. Le passé de l'Espagne est d'une telle valeur pour le monde entier qu'il n'est pas possible d'envisager pour elle un avenir d'où soient absents le respect et l'inspiration d'une tradition auguste.

Nous nous plaçons au-dessus de toute politique. Nous croyons qu'il n'y a pas de Français ni d'Espagnols dignes de ce nom qui ne soient d'accord sur les principes suivants : la fraternité des classes et non pas leur haine réciproque, la liberté des personnes, la justice sociale, l'indépendance vis-à-vis de tout parti et de toute secte dont le siège est à l'étranger, la garantie absolue du territoire national, continental, colonial ou insulaire, la défense contre toute immixtion extérieure, sous prétexte d'idéologie, dans les affaires du pays.

L'Espagne, par la pensée de ses grands juristes, a fondé le droit international moderne sur le respect des droits de la personne humaine ; la France a déclaré autrefois les Droits de l'Homme ; il appartient à l'Espagne d'affirmer avec la même énergie les Droits de la Nation.

En ces heures douloureuses, nous, Français, ne saurions oublier tous les liens de race, de tradition et de culture qui nous attachent à notre sœur latine. Nous ne saurions oublier que bien des fois dans le passé, spécialement au moment de la guerre de l'Indépendance américaine, les Espagnols et les Français ont combattu pour la même cause et sous les mêmes drapeaux. Et, pendant la Grande Guerre des Nations, des volontaires sont venus par milliers, de l'autre côté des Pyrénées, lutter avec nous.

En conséquence, nous ne pouvons faire autrement que de souhaiter le triomphe, en Espagne, de ce qui représente actuellement la civilisation contre la barbarie, l'ordre et la justice contre la violence, la tradition contre la destruction, les garanties de la personne contre l'arbitraire.

Nous saluons donc les hommes qui, dans une heure d'effroyable adversité, représentent si dignement l'intelligence et la culture de leur pays. Nous leur tendons la main et nous affirmons notre solidarité avec eux. Nous nous opposons à toutes les divisions qu'une idéologie néfaste voudrait créer entre nous. Notre but est de montrer aux peuples et aux gouvernements que la vraie France et la vraie Espagne sont et restent unies.

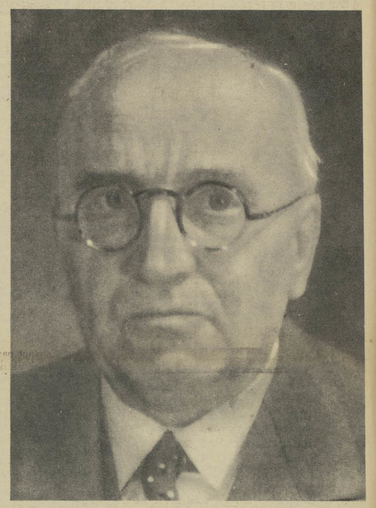
Léon BAILBY. — Jacques BARDOUX. — Henri BÉRAUD. — Gaëtan BERNOVILLE. — Louis BERTRAND. — Abel BONNARD. — Henry BORDEAUX. — Jacques BOULENGER. — Henriette CHARASSON. — Georges CLAUDE. — Paul CLAUDEL. — Jacques CHEVALIER. — Léon DAUDET. — Maurice DENIS. — P. DRIEU LA ROCHELLE. — Dr J.-L. FAURE. — Bernard FAY. — Ramon FERNANDEZ. — Georges GOYAU. — Dr GRIGAUT. — Abel HERMANT. — Francis JAMMES. — René JOHANNET. — Amiral JOUBERT. — H. DE KERILLIS. — Amiral LACAZE. — Maurice LEGENDRE. — D' ABRAMI. — Henri LÉMERY. — J.-J. LHERMITE. — Louis MADELIN. — Xavier de MAGALLON. — E. DE MASSARY. — Henri MASSIS. — Mario MEUNIER. — Francis DE MIOMANDRE. — Jean MUNICH. — E. DE PERETTI DE LA ROCCA. — Charles RICHET. — Comte DE SAINT-AULAIRE. — Émile SERGENT. — Général WEYGAND. Etc. etc.

La pleine action de l'esprit n'a jamais été plus nécessaire. Il sera d'autant plus utile aux hommes qu'il songera moins à les servir. Il doit leur révéler de nouveau les caractères fondamentaux du monde où ils ont à vivre. Durant les deux derniers siècles, la pensée a égaré les hommes en se proposant très expressément de les diriger, elle s'est allumée trop bas, comme un feu dilaté dans leurs ombres et dans leurs vapeurs : elle peut les guider, de nouveau, si elle reprend au-dessus d'eux sa hauteur d'étoile.

Abel BONNARD.

Quand on a assisté à toutes les phases de la dégradation révolutionnaire espagnole, on est honteux d'appartenir à une époque où une telle abjection de l'espèce humaine est encore possible.

Louis BERTRAND.



M. Paul CLAUDEL.

En cette heure de ton crucifiement, sainte Espagne, en ce jour, sœur Espagne, qui est ton jour,
Les yeux pleins d'enthousiasme et de larmes, je t'envoie mon admiration et mon amour !
Quand tous les lâches trahissaient, mais toi, une fois de plus tu n'as pas accepté !
Comme au temps de Pélage et du Cid, une fois de plus, tu as tiré l'épée !
Le moment est venu de choisir et de dégainer son âme !

Paul CLAUDEL.

Le général WEYGAND. (Ph. H. Manuel.)

Comment le prolétariat pourrait-il produire une révolution et un gouvernement ? En effet, la raison même qui l'obligerait à faire une révolution, à savoir qu'il lui faut sortir de la condition misérable qui le destitue des vertus humaines, l'empêche de faire cette révolution. Où prendrait-il les vertus intellectuelles et morales qu'il s'agit précisément pour lui de conquérir ?

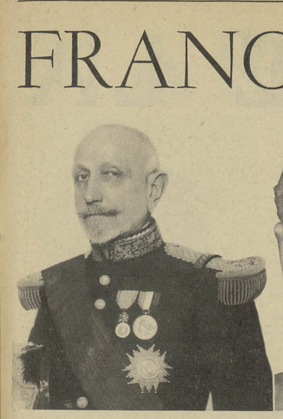
DRIEU LA ROCHELLE.

Ainsi, l'armée s'efforce de demeurer, en même temps que la gardienne de notre sécurité et de notre civilisation, une école de patriotisme et de discipline, un foyer où se pratique le culte de l'honneur et de l'abnégation.

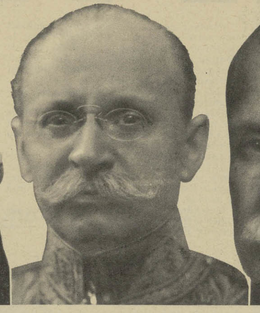
Général WEYGAND.

Une France digne, forte, vivace, ambitieuse et, elle aussi, impériale, comme elle doit l'être, peut admirer sans jalousie l'ascension morale et la résurrection politique de cette « Espagne magnanime » que salua jadis le chantre divin de Dona Blanche de Bourbon.

Charles MAURRAS.

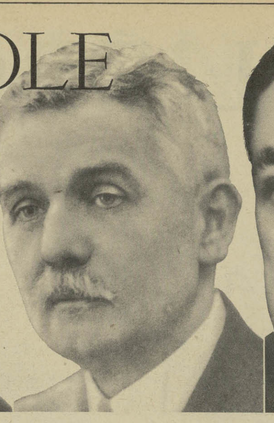


L'Amiral LACAZE. (Ph. G.-L. Manuel Frères.)



M. PERETTI DE LA ROCCA (Ph. H. Manuel.)

M. Jacques BARDOUX. (Ph. G.-L. Manuel Frères.)



M. Georges CLAUDE. (Ph. H. Manuel.)

M. Henri MASSIS. (Ph. L.-A. Guillot.)

En mars et avril 1936, alors que le Front populaire est au pouvoir — trois ou quatre mois avant que le général Franco ait tiré l'épée — le Gouvernement russe et son Internationale communiste fournissent des instructions, des cadres, des armes et des munitions, aux troupes révolutionnaires, qui doivent, par la force, à une date prévue, instaurer, sur les ruines de la République, le régime des Soviets. En octobre 1934, vingt et un mois avant qu'ait débarqué dans la péninsule un aviateur allemand ou italien, le Komintern et son gouvernement avaient organisé, armé, déclenché l'armée révolutionnaire des Asturies, débarqué « soixante-dix caisses », fourni tanks et auto-mitrailleuses.

Si la République espagnole meurt, elle n'aura pas été tuée par Hitler, encore moins par Mussolini, mais par Staline. L'Homme d'acier est le fossoyeur de l'Occident.

Jacques BARDOUX.

M. DRIEU LA ROCHELLE. (Ph. H. Manuel.)

Nous célébrons, cette année, le soixante-dixième anniversaire de la Coupe sainte. En elle, Mistral exaltait de beaux rêves, de beaux espoirs, mais, en même temps, il noyait dans le flot divin les tristes erreurs auxquelles nos amis catalans ont succombé. Nous, messieurs, chantant avec le recueillement dû à l'hymne sacré, ne cessons d'y puiser l'enthousiasme avec la sagesse, le feu de la vie qui ne peut que s'éteindre hors de l'atmosphère de la vérité, et l'en-avant des forts, en avant toujours pour la France refrancisée, l'Espagne délivrée, la Latinité réconciliée.

Xavier de MAGALLON.

M. de KERILLIS. (Ph. H. Manuel.)

Si le gouvernement était capable d'obéir à autre chose qu'à des considérations de politique intérieure et qu'à des impulsions idéologiques, il s'efforcerait de brusquer les événements, de rétablir la tranquillité dans la péninsule et de couper ainsi l'herbe sous le pied de tout agresseur éventuel.

Or, il suffirait qu'il accorde son appui moral au général Franco pour que la résistance des rouges s'effondre. Ceux-ci, en effet, ne se cramponnent plus qu'à l'espoir tragique d'une guerre mondiale dans laquelle leur sort serait lié à celui de la France, de l'Angleterre et des Etats-Unis.

Henri de KERILLIS.

La guerre et la situation internationale de l'Espagne

Le temps n'est plus où des peuples et des groupes de peuples pouvaient s'ignorer mutuellement et n'avaient aucunes relations les uns avec les autres ; en ce temps-là, il y avait, lors des conflits qui troublaient une partie du monde, des neutralités absolues, qui pouvaient aller jusqu'à l'ignorance du fait même du conflit.

C'est depuis que la neutralité absolue n'est plus possible que l'on met tant d'énergie à proclamer la neutralité et à la sauvegarder. Tout grand conflit a ses répercussions d'ordre politique, d'ordre économique et d'ordre moral dans le monde entier, et qui dit aujourd'hui neutralité veut presque toujours simplement dire « non-participation directe aux opérations militaires ». Si la guerre d'aujourd'hui était moins horrible et moins ruineuse, si elle n'était pas totale, il n'y aurait pas, en l'état actuel du monde, de neutralités. Mais la juste horreur de la guerre, la conviction, très raisonnable, qu'une intervention déterminerait aussitôt d'autres interventions en sens contraire, et qu'ainsi les plus grands sacrifices pourraient être vains, du même pourraient compromettre la cause qu'on eût voulu défendre, permettent encore de localiser les conflits, d'autant plus que, les répercussions politiques et économiques de ces conflits n'étant pas instantanées, ceux qu'elles menacent peuvent se faire illusion.

Les répercussions morales, elles sont immédiates, mais le monde actuel n'a pas l'esprit de générosité quichottesque, et il ne faut sans doute pas le regretter, aussi longtemps que ces répercussions morales dépendent d'informations et d'idées aussi éloignées de la réalité que pouvaient l'être celles de Don Quichotte lui-même.

Il ne manque pas de gens qui donneraient leur vie, et, plus facilement encore, celles des autres, pour une cause qu'ils détesteraient s'ils la connaissaient mieux ou pour des gens qui ne leur rendraient pas la pareille.

C'est pourquoi si les gouvernements dignes de ce nom peuvent empêcher la participation générale ou même individuelle de leurs nationaux au conflit armé, aucune puissance au monde ne peut imposer la neutralité morale. Très peu même sont capables d'imposer une stricte neutralité économique, et comme il est un domaine où l'économique et le militaire interfèrent (c'est le commerce des armes et de ce qui sert à l'armement) il y a très peu de pays qui soient capables d'observer une parfaite neutralité militaire.

Puisqu'il est impossible que dans les pays officiellement étrangers au conflit existe une neutralité morale, il est souhaitable de dégager les faits positifs qui peuvent le mieux incliner à la sagesse les passions déchaînées ; s'il est inévitable de prendre parti, pusse le parti pris être conforme à la justice et à l'intérêt national, si, comme il faut l'espérer, les deux coïncident !

Nous voudrions dégager quelques-uns de ces faits positifs susceptibles d'éclairer le conflit espagnol. Mais, pour donner plus de précision à nos observations, il nous reste à définir encore une forme de la neutralité. Cette neutralité n'est ni sincère ni collective ; elle est la neutralité d'individus habiles, qui, voyant perdue, en droit et bientôt en fait, la cause à laquelle les attachait leur intérêt, affectent de mettre la cause adverse sur le même plan que cette cause décidément indéfendable. A l'intérieur d'une nation en guerre, cette neutralité s'appelle défaitisme ; elle est un grossier prétexte pour refuser de coopérer par des sacrifices personnels au salut commun ; c'est une trahison du devoir national ; quand elle s'affirme de l'extérieur, à propos d'un conflit officiellement étranger, elle est une trahison du devoir humain.

Si, dans le cas de l'Espagne actuelle, nous prêtons l'oreille aux propos insidieux de ces faux neutres, voici à peu près ce que nous entendons :

« Pourquoi donc se battent-ils ? Pourquoi donc nous ingénions-nous à aider les uns ou les autres ? Tous se valent. l'Espagne a toujours été en guerre civile. Et elle sera toujours en guerre civile. On aura beau verser du sang, aucun parti n'exterminera l'autre. Mais les haines seront plus violentes. Et puis, la guerre ne « paie » jamais ; les vainqueurs sont aussi malheureux que les vaincus... etc., etc. »

Ce genre de neutralité est le dernier recours de gens qui avaient violemment pris parti, mais qui voyant leur cause irrémédiablement vaincue, voudraient bien que l'autre fût vaincue aussi, par persuasion.

Il faut reconnaître que les suites de la guerre de 1914-1918 paraissent donner raison à ceux qui prétendent qu'il n'y a pas de différence entre vainqueurs et vaincus, ce qui est une absurdité manifeste : quand les vainqueurs ont mérité d'être vainqueurs et savent user de leur victoire, ce qui ne veut pas dire abuser de leur force, mais profiter de leur liberté exceptionnelle pour opérer des réformes impossibles dans le temps de paix, ils peuvent travailler non seulement à leur propre bien, mais encore à celui des vaincus. La victoire des Alliés de la Grande Guerre n'aurait pas été stérile si ceux-ci, ayant annihilé le peuple militariste par excellence, en avaient profité pour instaurer, comme ils le pouvaient, le désarmement : une telle œuvre était digne de leurs sacrifices.

Quelque grands et douloureux que soient les sacrifices de l'Espagne actuelle, il est des objectifs dignes de ces sacrifices par leur importance et par leur qualité.

Dans l'ordre social, dans l'ordre politique, dans l'ordre national, la guerre actuelle offre à l'Espagne l'occasion d'une heureuse solution des problèmes qui ont depuis des siècles le plus fâcheusement troublé son existence. Mais un dénouement neutre de cette guerre laisserait subsister ces problèmes en les aggravant ; la victoire des révolutionnaires ne les eût supprimés qu'en supprimant l'Espagne elle-même ; c'est la victoire nationale qui permet leur solution.

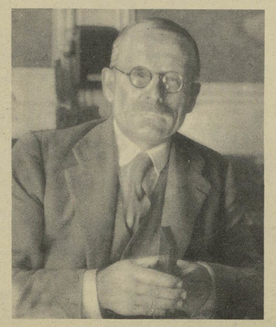
La révolution entraînait l'Espagne, parvenue depuis longtemps à un état exceptionnel de sécurité internationale, dans un cycle de guerres étrangères où elle n'avait aucun intérêt national ni aucun idéal à défendre ; à l'intérieur, elle l'engageait dans une guerre civile indéfinie, puisque la tyrannie d'une petite minorité n'aurait pu fonctionner sans massacres perpétuels, et elle aurait complètement ruiné la production nationale en supprimant les élites et en propageant dans les masses le culte du moindre effort ; enfin elle ruinait l'indispensable stabilité des institutions, puisqu'il n'y aurait plus eu en réalité d'autres institutions que le bon plaisir des chefs de bandes tour à tour maîtres du pouvoir.

Une paix neutre, en laissant aux révolutionnaires quelque espoir et quelque possibilité de revanche, perpétuerait ces risques mortels, tandis qu'une franche victoire du front antisoviétique les écarte, et si loin qu'ils deviennent pratiquement négligeables.

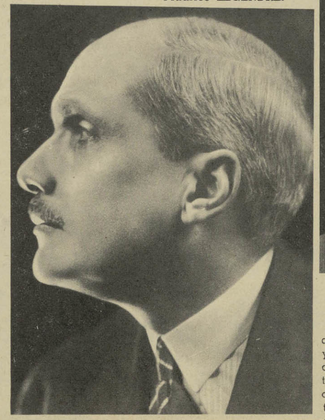
Maurice LEGENDRE.

Quand les communistes français crient : « Des avions pour l'Espagne ! Des canons pour l'Espagne ! » ils savent fort bien ce que cela veut dire et, qu'en voulant faire triompher leurs frères de l'Espagne rouge ils veulent triompher eux-mêmes et chez nous.

Gaëtan BERNOVILLE.



M. Maurice LEGENDRE.



Le Sénateur LEMERY. (Ph. de Flaugergues.)

Il n'y aurait qu'à frémir, puis à s'incliner, admirer, si, dans les sanglantes ténèbres de cette guerre d'Espagne, où les fils d'une même race manifestent un égal mépris pour la mort, de tels héros ne faisaient briller de sublimes clartés.

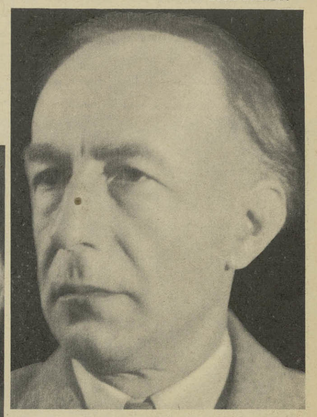
Un si digne, un si beau, un si saint langage nous découvre le sens d'une lutte où sont aux prises les forces farouches, celles qui avilissent, défigurent un malheureux peuple, et les nobles énergies qui veulent sauver ce qui ne lui semble plus que des chimères : la foi, la fierté, l'honneur de l'homme espagnol et de l'homme tout court.

Henri MASSIS et R. BRASILLACH.

M. Jacques BOULENGER. (Ph. H. Manuel.)

La Russie fournit en ce moment un effort désespéré pour sauver l'Espagne rouge. Le gouvernement de Valence a perdu la partie. Ses jours sont comptés. Moscou le sait et ne compte plus que sur un miracle, mais ce miracle, s'il ne se produit pas assez vite, les Soviets sont prêts à lui donner un coup de pouce sérieux.

Léon BAILBY.



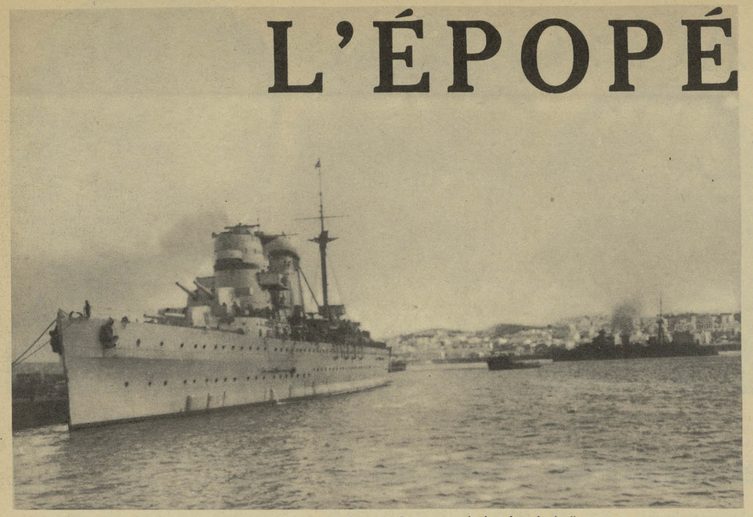
M. Mario MEUNIER. (Ph. D. Paul.)

On ne comprend la Révolution espagnole, qui a trouvé son épanouissement en 1936, que si l'on y voit non pas une tentative de construction sociale, comme en Russie, ayant pour objet de substituer un ordre à un autre, mais une entreprise de destruction, longuement préparée et dirigée avant tout contre l'Eglise. Taine parle, dans son livre, d'une anarchie spontanée. Ici, il s'agit d'une anarchie dirigée.

Paul CLAUDEL.

Biblioteca Nacional de España

L'ÉPOPÉE DE LA MARINE NATIONALE



Les croiseurs nationaux *Baleares* et *Almirante Cervera*, ancrés dans la rade de Ceuta.

Les prouesses de la marine nationale ont été si admirables que la meilleure façon d'en faire l'éloge est de les raconter, sans rien y ajouter, avec une simplicité laconique plus éloquente que tous les qualificatifs.

Lorsque les patriotes espagnols virent qu'il n'y avait d'autre chemin pour sauver la patrie de l'abîme que de se soulever contre le gouvernement qui était en train de la déshonorer et de l'ensanglanter, les officiers de marine se placèrent aux côtés du soulèvement national. Ils avaient donné leur parole et voulaient lui faire honneur.

Dès qu'on sut, à Madrid, le soulèvement de l'armée du Maroc, le destroyer *Churruca*, qui se trouvait à Carthagène partit à Ceuta par ordre du gouvernement. A peine arrivé, il fit cause commune avec les révoltés et, le même jour, le 18, il partit à Cadix, transportant des troupes coloniales. Les autres unités de la marine de guerre se disposaient à l'imiter. Mais au même moment, le ministère de Madrid transmettait à tous les équipages un ordre incroyable : « Assassinez tous vos officiers et emparez-vous des navires, le gouvernement vous l'ordonne. »

Les téléphonistes étaient seuls communistes, en général. Les équipages aimaient leurs officiers, dont ils étaient bien traités. Les téléphonistes transmirent ces ordres cruels aux marins, qui hésitaient. C'est alors que les révolutionnaires firent valoir leur suprême argument : « C'est le gouvernement qui l'ordonne. »

Quelques heures après, le massacre d'officiers commençait partout. Sur beaucoup de bâtiments les officiers, quoique y étant résolus, ne s'étaient pas encore soulevés : comme sur le cuirassé *Jaime-I* et les croiseurs *Libertad* et *Cervantes*. Ils n'en furent pas moins assassinés sans pitié.

LE LOYALISME

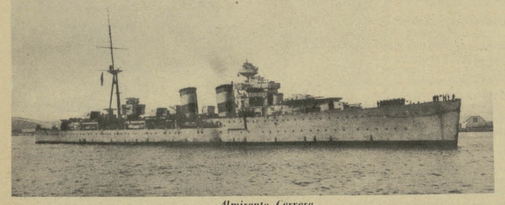
Seuls deux petits bâtiments, le destroyer *Velasco* et la canonnière *Dato* restèrent fidèles à leurs chefs. Le premier se trouvait au Ferrol, le second à Ceuta. Le lendemain du soulèvement, les équipages de l'*Almirante Cervera* et du cuirassé *Espana*, qui se trouvaient à l'arsenal du Ferrol se révoltèrent également. Après deux jours de lutte acharnée, l'armée parvint à s'imposer ; les marins de l'*Espana* avaient assassiné une partie de leurs officiers ; ceux de l'*Almirante Cervera* en avait tué deux.

Au Ferrol se trouvait donc le noyau principal de ce qui allait devenir la flotte de la Nouvelle Espagne : le petit *Velasco*, le puissant croiseur *Cervera* et le vieux cuirassé *Espana* qui se trouvait alors hors cadres.

A Cadix, le *Canovas*, le *Lauria*, puis le *Dato* et deux gardes-côtes, l'*Alcazar* et le *Larache*, se joignirent au soulèvement national.

C'est avec cette flotte minuscule, ne comprenant qu'un cuirassé puissant, mais démodé, et un croiseur pas très récent, que l'Espagne nationale allait entreprendre la tâche incroyable de dominer trois mers, surveiller plus de 3.000 kilomètres de côtes et combattre, quand l'occasion s'en présenterait, une escadre quinze fois plus forte en unités, en tonnage et en puissance.

Par un hasard presque miraculeux, on était en train de terminer, dans les chantiers du Ferrol, deux puissants croiseurs : le *Canarias* et le *Baleares*. Ils ne devaient entrer en service qu'un an plus tard. En un mois, le *Canarias*, le plus avancé, put prendre la mer. Deux mois après, le *Baleares*, à son tour, était mis en service. L'escadre nationale se multipliait et devenait la terreur de la nombreuse et fugitive flotte rouge.



Almirante Cervera.

LE PREMIER COMBAT

Le premier combat fut une nouvelle lutte entre David et Goliath. Dix-huit jours après le soulèvement, le 5 août 1936, un convoi de troupes du Maroc partait de Larache : la fleur de l'armée coloniale commandée par l'élite des officiers. Il n'avait, pour le protéger que la canonnière *Dato* et le petit garde-côtes *Mad Kert*, sans aucune valeur militaire.

Le convoi approchait de l'Espagne lorsque, vers 5 heures après midi, face à Punta Carnero, parut le destroyer rouge *Alcalá Galiano* qui approchait, à toute vitesse, pour lui barrer la route. C'était un destroyer très moderne, filant 26 nœuds, armé de 5 canons de 120, portant à 15.000 mètres et de 6 tubes lance-torpilles.

Face à lui, la vieille canonnière *Dato*, faisant 13 nœuds au maximum et armée de 4 canons de 101 portant à 7.500 mètres, était un ennemi dérisoire.

A peine arrivé devant le convoi, l'*Alcalá Galiano* ouvre un feu nourri, mais imprécis ; cependant, il risque d'atteindre l'un des transports chargés de troupes. C'est alors que le minuscule *Dato* s'approche et ouvre le feu ; le commandant a compris qu'il faut sacrifier son bâtiment pour sauver le convoi. La ruse héroïque réussit : l'*Alcalá Galiano* cesse de bombarder le convoi et se retourne contre le *Dato*. Mais les canons de celui-ci tirent avec une précision mathématique, tandis que le destroyer rouge n'arrive pas à placer un seul coup.

Quelques minutes de lutte héroïque et les marins rouges, effrayés par le courage de leur faible adversaire, prennent honteusement la fuite. L'*Alcalá Galiano* abandonne le détroit et s'enfuit vers le levant tandis que la petite canonnière reste maîtresse de la mer.

Intact et victorieux, le convoi qui transportait le meilleur des armées espagnoles faisait peu après son entrée à Algésiras.

UN SOUS-MARIN COULÉ

Le 19 septembre, la flotte nationale réalisait une autre prouesse, coulant le sous-marin rouge *D-6* dans les eaux de la côte Cantabrique.

Deux remorqueurs armés, le *Galicia* et le *Cincta* patrouillaient devant Santander. A quelques milles, le *Velasco* surveillait la côte.

Les deux remorqueurs nationaux rencontrent tout à coup le sous-marin rouge; ils préviennent le *Velasco* et attaquent le sous-marin qui riposte.

Il y a un mort et treize blessés à bord des navires nationaux. Le combat semble se décider en faveur du pirate rouge lorsque paraît le *Velasco*. Il ne tire que deux coups qui touchent le sous-marin ; celui-ci, blessé à mort, hisse le drapeau blanc. L'équipage se rassemble sur le pont pour se rendre, mais le bâtiment s'enfonce et les marins rouges se jettent à la mer. Le *Velasco* sauve 39 marins sur les 41 qui composaient l'équipage et les emmène triomphalement au Ferrol.

LA FLOTTE NATIONALE CONQUIERT L'HÉGÉMONIE DES MERS

Le *Canarias*, qui venait d'être mis en service, et l'*Almirante Cervera* étaient la terreur des rouges dans le Nord, bloquant tous les ports de la côte cantabrique. Restait à dominer les autres mers.

Vers le milieu du mois de septembre, les commandants des deux navires reçoivent l'ordre de partir vers le sud et entreprennent le voyage sans avis préalable. C'est ainsi qu'ils arrivent, le 29, devant le détroit de Gibraltar que les rouges gardent avec soin.

Vers 7 heures du matin, le *Canarias* aperçoit le destroyer *Almirante Ferrandiz* et ouvre le feu sur lui à une distance de 23.000 mètres. Il ne tire d'abord que pour l'intimider, car son commandant veut s'emparer du navire rouge ; mais l'autre, qui ne pense qu'à s'échapper, s'enfuit à toute vapeur. Alors le *Canarias* tire et, en trois minutes, le *Ferrandiz* est blessé à mort. Enveloppé de flammes, il cherche encore à fuir, mais tout de suite, commence à couler. Ses chaudières éclatent.

Le *Canarias* et le navire français *Koutoubia* réussirent à sauver environ 50 marins, sur les 165 qui composaient l'équipage.

Pendant ce temps, le *Cervera* réalisait une autre prouesse. Il surprit, à l'aube, le destroyer rouge *Gravina*, qui surveillait l'entrée orientale du Détroit. Ce dernier, sans même chercher à combattre, mit tout son espoir dans la fuite, car il était plus rapide que le *Cervera*. Mais trois obus l'atteignirent en plein, lui produisant de très graves avaries ; il parvint cependant, dans un effort désespéré, à atteindre le port de Casablanca. Depuis lors, le *Gravina* n'a pas repris la mer.

Après ce double combat, les eaux du Détroit furent pour toujours délivrées des navires rouges et la maîtrise absolue des mers d'Espagne appartint sans conteste à la marine du général Franco.

L'escadre rouge, terrorisée, partit se réfugier à Carthagène et n'osa plus se mesurer aux unités nationales.

LE BLOCUS DES PORTS DU NORD

Le blocus des ports du Nord exigea un héroïsme, une abnégation et une compétence de tous les instants.

Il fut assuré, au début, par l'*Almirante Cervera*, le vieux cuirassé *Espana* — coulé depuis en heurtant une mine — et le destroyer *Velasco*. Il ne fallait pas seulement bloquer les ports rouges, mais aussi prendre part aux opérations de terre en bombardant les forts assiégés par l'armée, comme cela eut lieu en Guipuzcoa pour les forts de Guadalupe, San Marcial et San Marcos.

Pendant ce blocus, il faut signaler un brillant exploit du *Canarias* qui, le 5 mars, engagea le combat contre le destroyer marxiste *José Luis Diez* et les navires auxiliaires rouges *Donostia* et *Navarra*, qui protégeaient le vapeur marchand *Galdames*. Le *Navarra* fut entièrement détruit, le *Donostia* endommagé et le *José Luis Diez* mis en fuite. Le *Galdames*, des prisonniers d'importance, des vivres et du matériel de guerre, tombaient aux mains de l'Espagne, comme prix de cet exploit. Deux jours après, le *Canarias* s'emparait du vapeur *Mar Cantabrico*, qui, rempli de matériel de guerre, faisait route, de Vera Cruz pour Bilbao.

Le vice-amiral D. Manuel de Vierna, chef de la division des cuirassés.

Trois jours plus tard, les canonnières *Canovas* et *Dato* coulaient le transport armé *Cabo Santo Tomé* et sept jours après, le *Canarias* s'emparait, près de Barcelone, des transports *Sister* et *Jaime-II*, que protégeaient trois destroyers.

LA TACHE A MENER A BIEN

Rendre plus vigoureux le blocus des ports rouges de la Méditerranée et maintenir libre le passage du Détroit : voilà la tâche à laquelle se consacre maintenant la flotte du général Franco. Elle est facile en comparaison des entreprises si ardues qu'elle a su mener à bien.

TABLEAU D'HONNEUR

Nous voulons résumer cet hommage à toute la marine nationale en dressant un tableau d'honneur des grandes figures qui la dirigent aujourd'hui.

Général D. Francisco Franco, généralissime des armées nationales de terre, de mer et de l'air.

État-Major :

Amiral D. Juan Cervera, amiral chef d'état-major de la flotte;

Capitaine de vaisseau D. Salvador Moreno Fernandez, commandant en second l'état-major de la flotte.

Flotte :

Vice-amiral D. Francisco Moreno, commandant l'escadre nationale, les forces de blocus et la base des Baléares ;

Capitaine de vaisseau D. Ramon de Ozamiz, chef de son état-major.

Bases navales :

Le Ferrol : Vice-amiral D. Luis de Castro.

Cadix : Contre-amiral D. Francisco Bastterreche.

Forces navales d'Afrique : Capitaine de vaisseau D. Francisco Gimenez Vidal.

Division de croiseurs :

Vice-amiral D. Manuel de Vierna, commandant la division de croiseurs ;

Capitaine de vaisseau D. Rafael Estrada, commandant du croiseur *Canarias* ;

Capitaine de vaisseau D. Manuel Moreu, commandant du croiseur *Almirante Cervera* ;

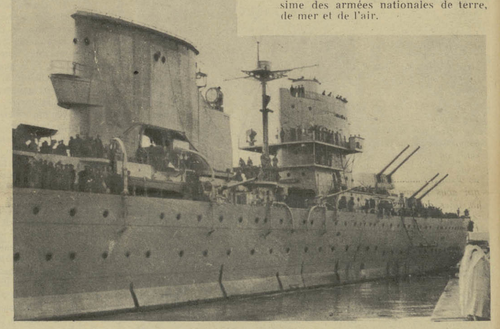
Capitaine de vaisseau D. Isidro Fontenla, commandant du croiseur *Baleares*.

LA PRISE DE MALAGA

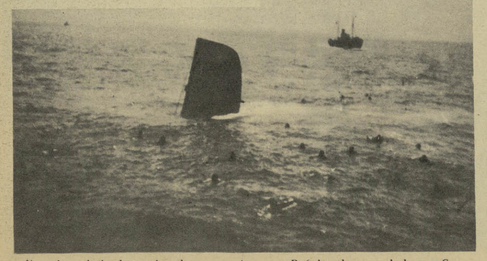
La marine nationale a contribué très efficacement à la prise de Malaga, tandis que le *Baleares* et le *Canarias* barraient la route aux renforts marxistes qui auraient pu venir par la route de Motril, l'artillerie du *Cervera* et des canonnières *Canovas* et *Lauria* nettoyait la route de Marbella, par où devaient avancer les forces d'occupation.

UN COMBAT DU "BALEARES"

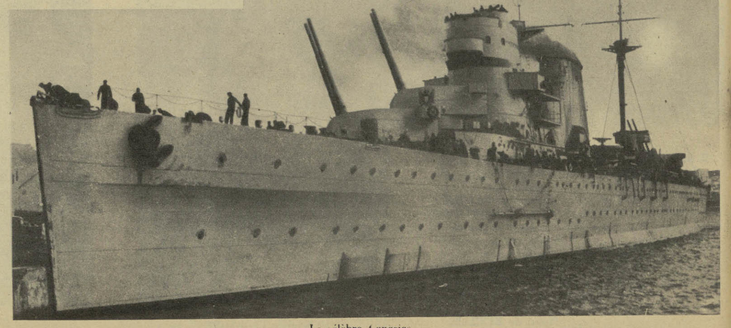
Pendant le blocus des ports rouges, la marine nationale a fait des prises d'importance et a coulé bon nombre de vapeurs qui cherchaient à le forcer. Au cours de sa surveillance, le croiseur *Baleares* surprit un jour sur la route Alger-Carthagène, un convoi formé de quatre navires marchands protégés par les croiseurs *Libertad* et *Mendez Nunez* et par 8 destroyers rouges. Le croiseur national engagea le combat contre les 10 navires marxistes ; quelques-uns furent endommagés et les autres durent se disperser et furent obligés de se réfugier dans le port d'Alger.



Un aspect du *Canarias*.



Une phase de la destruction du sous-marin rouge *B.-6* dans les eaux de la mer Cantabrique, par le destroyer national *Velasco*.



Le célèbre *Canarias*.

L'esprit révolutionnaire contre la marine nationale

Le vice-amiral Fancisco Moreno Fernandez, chef de l'Escadre nationale des forces du blocus et des îles Baleares.

Je n'hésite pas, d'accord avec les pasteurs de l'Eglise d'Espagne, à voir le salut de cet « inébranlable pays » dans le triomphe de ceux qui se battent pour le maintien de la foi antique, de ceux dont le cri de guerre : « Arriba Espana ! » signifie : l'Espagne debout à l'ombre de la Croix.

Amiral H. JOUBERT.

L'artillerie du croiseur *Baleares*.

La tradition ininterrompue d'honneur, d'héroïsme de la marine de guerre espagnole a été largement confirmée, sous toutes ses formes, au cours de la guerre de libération Mais un épisode, surtout, prend le caractère d'un véritable symbole : l'assassinat des officiers qui se trouvaient sur les bateaux où les marins se mutinèrent ou qui appartenaient à des services que les rouges parvinrent à dominer. Il faut évaluer à 98 % du personnel embarqué le nombre de ceux qui périrent, victimes de l'accomplissement de leur devoir.

Sans insister sur une proportion si effrayante, le fait que les consignes criminelles d'assassiner les officiers et de jeter leurs cadavres à la mer émanassent du ministère de la Marine, lui-même, celui que les contremaîtres et les mécaniciens aient assumé des commandements pour lesquels ils n'avaient aucune compétence, sont des réalités qui nous permettent d'affirmer que les scènes horribles dont les bateaux comme le Libertad le Cervantès ou le Jaime I, par exemple, furent le théâtre, correspondaient bien à un Etat en faillite historique, morale et juridique, comme l'était l'Etat rouge. On pourrait faire l'histoire de l'Espagne en signalant les mouvements de l'opinion devant les questions navales. On verrait que, depuis bien des années, le patriote se signalait, entre autres choses par l'attention qu'il apportait à la restauration de la marine, tandis que celui qui est incapable de sentir la grandeur de l'Espagne est hostile à une politique d'expansion maritime. Une de ces phases est la croisade menée par Don Antonio Maura, soutenu par l'amiral Ferrandiz, en faveur de la création d'une escadre. Mais, l'esprit révolutionnaire, ennemi-né de toute restauration patriotique, s'est toujours dressé contre des aspirations de cette nature : il s'acharnait spécialement contre la flotte, car la propagande des idées néfastes y était beaucoup plus difficile.

La seconde République espagnole, prélude de la révolution, avait agi de façon logique en cherchant à couper court à tout enthousiasme et en privant de tout perfectionnement technique ceux qui auraient pu subsister. La marine fut l'objet, à ce point de vue, d'un traitement vraiment caractéristique. La guerre commencée, il fallut encore, sur l'ordre du ministre lui-même, pousser énormément la propagande révolutionnaire, pour que les équipages, surpris au début, ou hésitant peut-être à exécuter les infâmes instructions reçues, se décidassent à commettre ces assassinats en séries. Toujours est-il que si les marins du Libertad, du Cervantès et du Jaime I assassinèrent leurs officiers pendant le trajet entre les bases de Galice et le détroit de Gibraltar, l'équipage du destroyer Churruca ne se décida au crime collectif qu'au retour d'un voyage où il eut à transporter des troupes fidèles au Mouvement national. Les officiers du destroyer Barcaiztegui furent appréhendés par leurs marins et remis, à Malaga, à un tribunal qui les fusilla séance tenante. Ceux d'autres destroyers le Valdès et le Lepanto emprisonnés à Carthagène, ainsi que ceux des sous-marins de cette base, connurent l'horreur des assassinats par fournées. A Mahon, les marins que leurs hommes avaient faits prisonniers furent mitraillés par la foule, en groupe avec des militaires et quelques civils, cent personnes en tout. Huit seulement restèrent en vie. Mais un cas significatif est celui du commandant de l'Almirante Antequera, don Rodrigo Nunez qu'on prétendit vouloir laisser s'enfuir et que ceux qui l'avaient protégé vinrent chercher pour le tuer, dans sa cachette, au bout de quelques semaines. Quelque chose de semblable se produisit à la prison de Carthagène où les officiers du Valdès étaient entrés à condition d'avoir la vie sauve ; ils furent tous assassinés peu après. Peu importait que quelque révolutionnaire, se montrant encore sensible à l'appel de sa conscience, hésitât. Les consignes étaient sans réplique :

« Fusillez-les... Jetez-les à la mer... »

Il faut faire un effort d'imagination pour se représenter le tableau des marins jetés à l'eau, ou traîtreusement massacrés. Lorsque certaines formes furent observées, nous avons des témoignages comme celui du prêtre qui assista à leurs derniers moments les condamnés de Malaga. Lorsque les marins du Barcaiztegui et du Churruca se groupaient pour entendre le père Garcia Alonso, ils conservaient instinctivement l'ordre hiérarchique. Le commandant Basterreche répétait, en parlant de ses subordonnés : « Je les aime et je les regarde comme mes enfants ». Et la sentence ayant été exécutée, un employé des prisons dit au prêtre : « Admirables jusqu'à la mort... »

La révolution meurt du contre-coup de ses propres violences. De telles révolutions sont, en grande partie, la sauvage revanche des impuissants, des prédestinés à l'échec, des vaincus. Les commandements de la soi-disant « flotte républicaine » ont été confiés à du personnel subalterne. Le contremaître est devenu amiral et le mécanicien, capitaine de vaisseau. Le télégraphiste qui avait envoyé les premiers ordres d'assassinats est arrivé à être sous-secrétaire à la Marine. Et le commissaire supérieur de la Flotte a été un dirigeant des anciens syndicats socialistes de Santander. C'est pour cela... Les navires dont les marins mutinés s'étaient emparés et les autres restés fidèles au gouvernement rouge, qui représentent un tonnage supérieur à l'Escadre nationale remplissent les ports de la Méditerranée qui leur appartiennent encore ou n'osent s'aventurer en mer, par groupes, que dans l'espoir de surprendre un bâtiment national isolé. Il y a quelque chose que l'on ne peut remplacer, car grâce à Dieu, le crime ne peut faire le miracle de substituer la vocation et le mérite. Le Canarias et le Baleares, par exemple, ont suffi pour battre à chaque rencontre les unités ennemies, supérieures en nombre, et à maintenir, avec les rares unités de la flotte nationale, l'hégémonie sur les mers qui entourent l'Espagne.

A la hauteur de Santander, le cuirassé national *Espana* coule à pic.

Caballeros jusqu'à la mort

Le Père jésuite Garcia Alonso accompagna les marins du « Sanchez Barcaiztegui » et du « Churruca » pendant les heures qui précédèrent leur exécution, dont il a fait un émouvant récit dans sa brochure : « Mes deux mois de prison à Malaga » (Séville 1938) Nous regrettons de ne pouvoir reproduire en entier ce récit. Nous en donnons ici quelques passages :

« Ils étaient tous assis autour de moi, en demi-cercle, m'entourant. Je les regardais, et je puis assurer qu'il émanait de ces visages une tranquillité, une paix et une joie, que reflétait, pour ainsi dire, le sourire de leurs lèvres, et qui faisait mon admiration, tout en les étonnant eux-mêmes.

A tel point, que l'un d'eux me demanda :

— Mon Père, est-ce que ce n'est pas un péché, toute cette paix ?

— Non, mon enfant, lui répondis-je. La paix est une tranquillité qui provient de l'ordre et l'ordre met toute chose à sa place. Du moment que vous êtes en règle avec Dieu et avec la patrie, en leur ayant donné ce que chacun vous demandait, il est bien naturel que vous éprouviez la paix de celui qui a mis toute chose à sa place.

Le commandant Bastarreche, en me regardant et en regardant les autres, répétait, avec une sorte d'extase, et lentement, comme c'était son habitude de parler :

— Mon Père, quelle consolation ! Que Dieu est bon ! Tout ce que nous lui avons demandé, il nous l'a accordé : c'était de passer toute la nuit avec vous et avec mes enfants (il montrait ses subordonnés)... parce que ceux-là, mon Père, je les aime, et je les considère comme mes enfants.

Je souris... les autres sourirent... Ce fut la réponse que nous fîmes à cette effusion de sympathie.

— Mais, après, ce sera le triomphe.

— Oui, mon Père, me répondit Bastillo, nous mourrons, mais l'Espagne est sauvée.

Tous étaient déjà pleinement convaincus du triomphe de l'armée espagnole.

•

Bastarrache demanda la cruche d'eau, et il s'aperçut que le peu qui en restait était sale. Fullea appela deux fois, par le guichet de la porte, les soldats de garde pour leur demander de l'eau, mais personne ne répondit.

— Mon commandant, dit alors Araoz en plaisantant, buvez-la. Elle est sale, mais elle n'aura pas le temps de vous faire mal.

Nous rîmes tous à cette saillie, et le commandant but.

•

L'exécution était fixée pour cinq heures du matin. Barreto, consultant un réveil qu'il y avait dans un coin, s'aperçut qu'il marquait 5 h. 30, et il me dit, avec indignation :

— Mon Père, ce que ces gens sont mal élevés !... Ils viennent de nous voler une demi-heure de ciel !

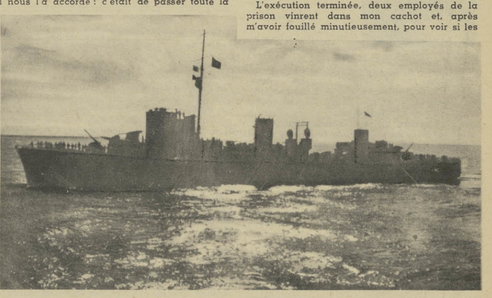
— Mon commandant, riposta Araoz, pour continuer la plaisanterie, il n'est jamais trop tard pour être heureux !

•

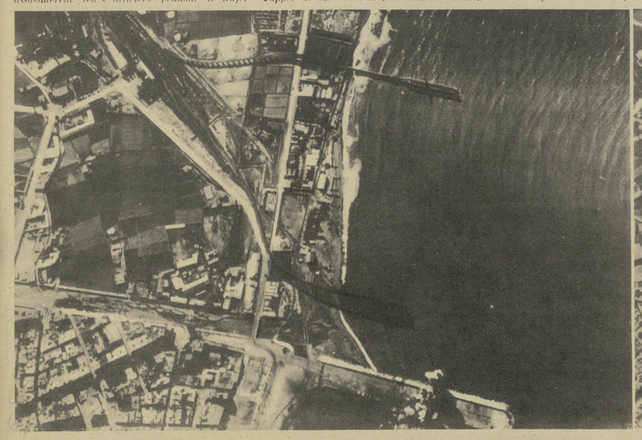
L'exécution terminée, deux employés de la prison vinrent dans mon cachot et, après m'avoir fouillé minutieusement, pour voir si les victimes ne m'avaient point laissé quelque lettre, me firent monter chez le brigadier. En route, celui qui m'accompagnait me dit :

— Vous avez vu, mon Père ?... Caballeros jusqu'à la mort !

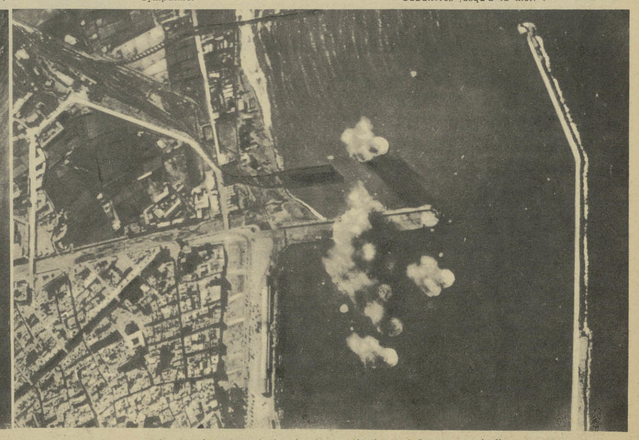
Ce n'était pas si mal, comme panégyrique. « Caballeros jusqu'à la mort ! »



Le *Jupiter*, vaisseau de la marine nationale.



Almeria. — Le croiseur rouge *Jaime I* bombardé par l'artillerie nationale.



Almeria. — La dernière phase du bombardement du *Jaime I*. Le passage de l'aviation permet d'estimer la localisation parfaite des obus nationaux sur l'objectif belliqueux, sans toucher la ville elle-même.

Biblioteca Nacional de España

LES ARMES ET LES LETTRES

Les armes exigent de l'esprit, tout comme les lettres. CERVANTES *(DON QUICHOTTE, IIe P., Chap. XXXVII).*

Vice-Amiral D. Juan Cervera-Valderrama.

Une profonde révolution dans le sens social

Au correspondant en Espagne du N. C. W. « News Service », S. E. le chef de l'Etat, généralissime Franco, a fait d'intéressantes déclarations, dont nous citons ces passages :

« On croit que nous faisons simplement une guerre ; nous sommes en train de faire aussi une profonde révolution dans le sens social, qui s'inspire aussi des enseignements de l'Eglise catholique. Il y aura moins de riches, mais il y aura aussi beaucoup moins de pauvres. Le nouvel Etat espagnol sera une véritable démocratie, dans laquelle tous les citoyens participeront au gouvernement, au moyen de leur activité professionnelle et de leur fonction spécifique. »

Le Palais de Comillas (Santander), incendié par les rouges.

« Je connais le sort qui m'attend... sois courageuse comme je le suis... »

Le 21 août 1936, après une parodie de Conseil de guerre, furent fusillés dans la prison de Malaga, onze officiers appartenant à l'équipage des destroyers : *Sanchez Barcaiztegui* et *Churruca*. Voici leurs noms : D. Fernando Basterreche, D. Fernando Barrote, D. Fernando Bustillo, D. Rafael Cervera, D. José Fullea, D. Juan Soler-Espianva, D. José Garcès, D. Juan Araoz, D. Tomas Silvestre, D. Vicente Oliag, et D. Manuer Saiz Chan.

Francisco Lluch Valls, détenu dans la prison de Malaga, a reproduit dans son livre : *Mon journal chez les martyrs* (Grenade 1937), la lettre que D. Fernando Basterreche, commandant du *Sanchez Barcaiztegui*, écrivait à sa femme, à l'époque où, fait prisonnier, il était emmené au port où l'on devait le fusiller. Voici quelques passages de cette lettre :

Je m'imagine ce que tu dois penser de ma malchance. J'ai fait ce que me dictait ma conscience, ce que j'avais en vue, c'était le salut de l'Espagne. Mon équipage a été insuffisant, il faut que j'en paie les conséquences...

C'est mon excès de bonté et de loyauté qui m'a perdu. J'ai voulu que tout le monde sût ce que j'avais fait, mais on ne m'a pas compris, et l'on n'a pas cru en moi. Si j'avais été cruel et sanguinaire, j'aurais eu sous mes ordres une section du Tercio pour accoster à Melilla ; mais l'idée de tromper mes hommes me répugnait, car je n'aurais pas cru possible qu'ils m'abandonnent.

Il paraît qu'on nous dirige sur Malaga, et je crains qu'on me livre à l'autorité civile. Pourtant, je ne veux pas le croire, parce que ce serait un déshonneur et le manque le plus complet du sentiment de la justice ; et cela retomberait sur cet équipage.

Mon désir est d'être jugé par un tribunal militaire, et je connais le sort qui m'attend. Sois courageuse, comme je le suis en ce triste moment. Dieu me donne un calme et une tranquillité que je n'aurais pas cru avoir. C'est lui qui a voulu tout cela, et il faut faire sa Sainte Volonté.

J'ai du chagrin en pensant à toi, ma pauvre chérie ! Nous qui nous sommes toujours tant aimés !... Nous nous retrouverons dans l'autre vie, car je n'espère plus revoir en celle-ci ton cher visage, ni te serrer encore une fois dans mes bras...

Notre Marine Nationale

Le poste de chef d'état-major de la flotte de l'Espagne nationale est aujourd'hui occupé par l'amiral D. Juan Cervera, le grand homme de mer, l'homme d'honneur hautement cultivé dont le nom illustre s'inscrit à la meilleure place dans la tradition héroïque et chevaleresque de la Marine espagnole.

Nous entrons dans la période décisive de la campagne contre le bolchevisme. Le grandiose effort de la noble et chevaleresque Espagne, confirmant sa tradition, va recevoir la couronne de laurier, par une écrasante victoire sur cette bête infernale, qui déjà rentre dans le passé : horrible cauchemar, avec tous ses crimes répugnants, avec sa sottise et sa grossièreté dégoûtantes. Pauvres rouges ignorants, séduits par le mirage de Moscou, comme ils tombent de haut, maintenant ! C'est comme s'ils se réveillaient d'un rêve ! Nuit funeste où ils s'étaient promus généraux, amiraux, grands personnages, sans rien avoir du prestige, de la dignité, de la science ni des qualités morales qui permettent à l'homme revêtu de ces supériorités temporaires, de diriger des foules disciplinées, composées de gens dignes et conscients de leurs devoirs envers Dieu et envers la Patrie.

La Marine nationale offre aujourd'hui à notre chère Espagne un ensemble de navires et d'équipages qui est le fruit d'une gestation quasi miraculeuse. Le travail de formation, de réunion, d'armement et d'instruction qu'il fallut faire, sous le feu d'un ennemi supérieur en forces et en ressources, ne fut pas l'œuvre d'un homme, et personne ne peut se vanter d'en avoir été l'auteur exclusif, malgré la compétence et le zèle des amiraux et des capitaines qui commandaient les navires. Chacun : amiral, commandant, officier, simple matelot a porté sa pierre à l'édifice. D'une part, en se soumettant, avec discipline, à l'autorité du commandement ; et de l'autre en exécutant son travail particulier avec l'effort maximum d'intelligence et de volonté. Ainsi : les amiraux dictent les ordres d'ensemble sous leur entière responsabilité et avec une activité qui semblerait incompatible avec leur âge ; les commandants, en même temps qu'ils réunissent les éléments nécessaires pour « armer » le bateau, en les prenant là où ils les trouvent, instruisent les équipages de leurs multiples devoirs, transformant tous ces terriens en autant de marins ; et il en sort — exemple unique dans l'Histoire — une escadre toute prête à se battre, avec une technique égale à son moral ; les matelots, en général des volontaires, mais toujours conscients de leur devoir, font tout ce qu'ils peuvent pour apprendre le métier, trouvant eux-mêmes le geste qu'il faut, sans autre émulation que le désir de faire de leur mieux pour sauver l'Espagne. C'est en cela que réside le mystère de notre suprématie, ce sont là les armes que la marine espagnole peut graver sur son blason de loyauté et de patriotisme, pour le jour prochain de la victoire finale. La honte de la haine rouge, la honte de ses crimes et de sa félonie s'est effacée par le sang de la moitié des effectifs des officiers de la flotte à Carthagène et du ministère à Madrid. Dans la belle aurore de cette renaissance de la marine espagnole, se détache pour ainsi dire l'honnêteté de la classe moyenne, acceptant des sacrifices volontaires qui confinent à l'héroïsme. La vie du matelot, ignorée de la majeure partie des Espagnols, est des plus dures. Il se débat dans un élément en formidable révolte et ce n'est pas pour rien qu'on a composé, au XVIe siècle, ce distique :

La vie que l'on mène aux galères,
Dieu la donne à qui la voudra !...

Sans en rien savoir d'avance, tout en chantant des hymnes d'amour et d'orgueil patriotiques, se sont soumis à cette existence des ingénieurs, des médecins, des avocats, des architectes et maint fils de famille de condition aisée dont la file interminable nous mit dans l'obligation de mettre un terme aux engagements. Ces jeunes gens, que nous voyions plutôt au club ou au bar, sous la coupe de quelque jolie fille, blasés par la frivolité, ont appris à arroser, pieds nus, le pont du navire, après s'être levés au son de la trompette, à 6 heures du matin. Ils font leur ménage, mangent la soupe (elle est très bonne) à une table commune avec des pêcheurs et des gens d'humble condition, ils lavent les assiettes et les ustensiles de cuisine, balaient toutes les pièces, attachent et lavent la voilure, pèlent les pommes de terre pendant la garde de nuit, manœuvrent à la rame les chaloupes, montent la garde, nettoient le canon ou la torpille, se graissent les mains en entretenant les appareils, obéissent à toutes les règles de respect et apprennent toutes les formules qu'exige la discipline à bord, en repassent la théorie chaque jour et presque à chaque instant... En un mot, ils ont changé de psychologie : dans le meilleur sens démocratique qui soit, d'une société où doit régner l'équité : non point par le moyen de la haine, du poing tendu et de la violence, mais par le seul qui conduise à la gloire sur terre et au ciel : le sacrifice de soi à la Patrie. Que diraient ces pauvres quartiers-maîtres rouges, aveuglés d'orgueil, dont la morale avilissante a gâté leurs jeunes équipages, s'ils savaient que les officiers auxiliaires de nos navires nationaux, chefs immédiats des matelots, commandent à des ingénieurs, à des avocats, à des hommes de professions libérales et qui leur obéissent, sans réplique et sans mauvaise humeur, comme faisaient les héros des catacombes aux premiers temps de l'Eglise ? Nérons et Dioclétiens misérables, qui n'ont pas prévu la grandeur et le courage de ces âmes que, dans leur folie, ils avaient cru des âmes d'esclaves !

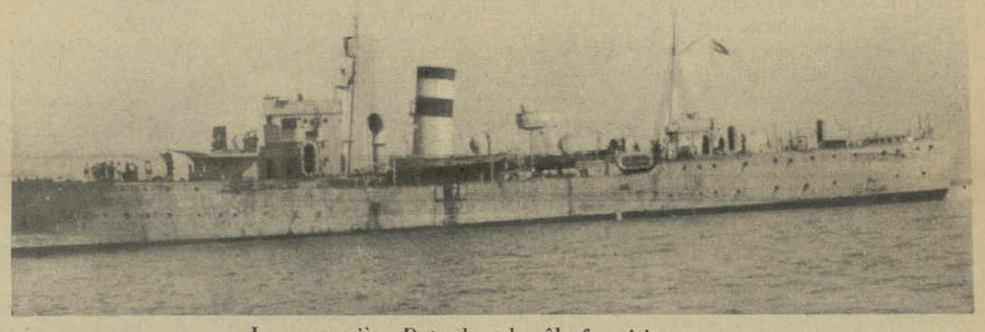
L'héroïsme de notre jeunesse civile a renforcé notre puissance sur mer. Autre chose est de commander des rouges, pareils à des singes ivres d'eau-de-vie et vautrés dans le vice, autre chose est d'avoir affaire à des hommes conscients et instruits qui imposent à leur chef lui-même la considération pour leur culture et le respect pour leur vertu. Il faut d'ailleurs reconnaître que, à ce point de vue, nos chefs et nos officiers sont des maîtres dignes de l'être. Aucune plainte d'importance n'a été relevée contre eux dans les quatre-vingt-dix équipages qui composent actuellement le personnel de la Marine nationale. Il n'est point chez nous besoin de commissaires politiques, ni de faire intervenir d'emphatiques et niais défenseurs des droits de l'homme : l'homme défend ses droits en accomplissant son devoir, ce qui impose l'amour et le respect à ceux qui le commandent. Ce sont des consciences qui se stimulent mutuellement pour avancer sur la route de la gloire.

Une autre caractéristique de l'action navale, c'est que chacun a montré qu'il était fait pour la place que lui avait assignée le commandement. L'émulation du devoir a remplacé la fierté, en général intempestive, qui se manifestait, à tout instant, quand on croyait avoir été lésé : et cela au moindre soupçon d'une injustice ou d'une partialité. Lorsque quelqu'un a ressenti la brûlure de l'envie, il nous a suffi d'une légère réprimande pour lui faire surmonter cette funeste passion. Frères par la patrie, camarades par la profession, disciples du grand maître de la vie, tous ensemble ont collaboré et collaborent à l'œuvre de la victoire.

Quels éloges dois-je décerner au courage ? Le trépas de ceux qui sont tombés à Malaga, celui du lieutenant de vaisseau Quiroga, les chants patriotiques entonnés par les blessés des *Baleares*, du *Canovas* et d'autres navires ; les exploits du *Velasco* et du *Canarias* ; les hauts faits des *Bous*, dont les noms rempliraient des pages, sont bien connus du public. Nos navires ne craignent pas l'ennemi. Ils se jettent sur lui quand ils ont la chance de le rencontrer (hélas ! trop rarement), et leurs équipages manifestent alors une joie qui ranime leur enthousiasme du début.

L'Espagne peut être certaine qu'avec de tels hommes, avec les navires que nous possédons actuellement, avec l'encouragement que nous puisons dans l'optimisme de notre grand chef, la collaboration de la flotte espagnole sera digne de l'avenir espéré par l'Empire. Malgré mon âge, je compte bien voir, avec l'aide de Dieu et pour ma plus grande joie, flotter sur toutes les mers l'étendard sacré, le drapeau rouge et jaune qui a sauvé notre nationalité, en rassemblant sous ses plis tous nos frères de race. Et, dans ma modeste retraite, je récite cette prière, qui s'applique si bien à nos navires et à leur œuvre glorieuse de reconquête : « Toi qui règnes sur la mer et les vents, aide cette grandiose Espagne, impériale et féconde ! »

Juan CERVERA-VALDERRAMA,
Vice-Amiral.



La canonnière *Dato* dont le rôle fut si important.

Courrier littéraire

Victor Hugo, personnage molièresque et Rodomont. — Désormais la maman de la candidate bachelière pourra fournir à l'impétrante un livre archidocumenté sur une question littéraire importante : Que fut le ménage de Victor Hugo? M. Léon Daudet dans son nouveau livre ; *La Tragique existence de Victor Hugo* met le point final à l'énigme. Aucun doute ne subsiste plus : Adèle Victor-Hugo se comporta fort bien envers le plus intime ami du poète : Sainte-Beuve. M. Léon Daudet en fournit la preuve. Le 29 novembre 1885, le neveu et le gendre de Mme Victor Hugo lurent les 334 lettres, soit l'intégralité de la correspondance secrète entre la femme d'Hugo et le critique. Le fils de l'exécuteur testamentaire de Sainte-Beuve brûla devant ces témoins les preuves irréfutables de l'inconduite dont les hugolâtres s'entêtaient à laver la mémoire de leur idole.

Le livre de M. Léon Daudet suppléera à cette destruction. Ses fiches psycho-pathologiques des héros nous les montrent tels qu'en passionnés la postérité les verra. Adèle était une cyclotimique, propre à décourager sinon la fidélité absolue de son époux, tout au moins son quotidien lyrisme voluptueux. Et l'araignée toujours tapie dans sa toile, Sainte-Beuve, guette ses défaillances féminines. Sainte-Beuve allait-il jusqu'à vouloir traduire en vers la faiblesse qu'avait, pour sa personne la muse de son ami ? Sainte-Beuve, lui, ne devait pas dépasser le mauvais pastiche. Pourquoi ses poèmes impeccablement rimés et désespérément classiques n'ont pas ramené immédiatement l'inspiratrice à son véritable seigneur et authentique poète ? C'est que, semble-t-il, les femmes d'artiste ne négligent leur conjoint que pour s'approprier le chromo du chef-d'œuvre dont leur orgueil se refusait à convenir qu'il appartient à tous.

M. Léon Daudet éclaire davantage la postérité que ne l'eût fait la correspondance escamotée. L'académicien pratiquant ce que les Goncourt prônaient avec hardiesse, à savoir qu'il y a autant de mérite à utiliser les documents contemporains qu'à se servir de chartes démodées, M. Léon Daudet extrait la moelle de la vérité crue, des incidents. Mais il ne présente pas les personnages comme des cadavres disséqués. Il nous introduit tout de go, rue Jean-Goujon, dans l'appartement conjugal de l'auteur de *Marion Delorme*. Dites qu'il tourne le film de ce ménage qui va mal, ou qu'il romance son drame : en convenant que romancer voudra dire raconter sur le ton vivant d'un roman les événements purement historiques.

Par contre, notre Rodomont Hugo, animateur des révolutions démocratiques, se garde bien d'imiter le député Baudin, mort sur la barricade pour 25 francs par jour. Les intellectuels qui excitent à la révolution n'ont pas le cran de l'écrivain-soldat, d'un Federico Garcia Sanchiz, paraissant dans les tranchées. Hugo s'abrite en Belgique (d'où des pages exquises d'un ancien réfugié chez les loyaux Belges), puis dans les îles anglaises — terres de vraie liberté — et ensuite il monnaie l'héroïsme révolutionnaire des autres. Il s'étonne, à son retour à Paris, qu'on ne le fasse pas président de la République. Thiers pensait le faire fusiller.

Sainte-Beuve répond bien à l'idée qu'on se fait de l'auteur de *Mes Poisons* : « Un universitaire aigri, mais ardent et bilieux. » Il n'est sympathique que lorsque, marivaudant en vers, il vise davantage la sincérité que la renommée. Il en fut payé : la muse préféra l'homme capable de décarcasser une œuvre lyrique à celui qui pouvait la lui chanter. Mais Victor Hugo est loin d'être sans reproches ! En face du critique mourant d'envie de ne pouvoir créer, l'inventeur poétique, un gendelettres ! ferme veux et oreilles plutôt que de répudier une compagne qui se joue de lui, c'est-à-dire plutôt que de se mettre à dos le thuriféraire officiel de l'époque. Par contre, Hugo, en tant qu'amoureux malheureux, devient sympathique. M. Léon Daudet, qui rappelle les immortelles pages des *Femmes d'Artiste* de son père, nous montre le Jupiter à la poursuite de Lédas de rencontre. Et il a le courage de nous parler des *espagnolades* du père Hugo.

— La revue *La Phalange*, qui publia une adresse du général Franco, prépare un numéro sur l'Espagne.

— *Le Journal de la Femme*, qui a publié un récit de Cl. Farrère, prépare un important numéro de Noël, en couleurs.

— *L'Encyclopédie par l'Image* (Hachette) publie *Rome*, ou : de la Louve étrusco-grecque au Forum de Trajan exhumé par le Duce.

— *Le dangereux égoïsme bourgeois*, tel est ce que nous montre dans *Etoile du matin* (Mercure de France) le critique littéraire de *Je Suis Partout*, Gabriel Brunet. C'est ce sentiment qui, avant guerre, fit ces républicains « qui aiment mieux garder leur argent que de le donner aux autres », payant un instituteur 50 francs et ne voyant pas qu'ainsi la nation recroquevillée sur ses mesquineries perd le contrôle de son devenir. Ce roman explique comment les besoins essentiels du travailleur, lorsqu'ils ne sont pas satisfaits, le poussent, méprisé par une démocratie aveugle socialement, bolchevique spirituellement, à provoquer des catastrophes. Belle leçon de morale nationale pour les gouvernants non nationaux, ce livre important.

Adolphe de FALGAIROLLE.

« L'Espagne nationale multipliera ses écoles. »
Une affiche de l'Espagne nationale.

Le Gérant : Falgairolle.

Imprimerie GEORGES LANG, 11-13, rue Curial, Paris (Made in France.) Procédé R.O.C.

Biblioteca Nacional de España